



ENiM

Égypte Nilotique et Méditerranéenne

**Équipe Égypte Nilotique et Méditerranéenne
UMR 5140 « Archéologie des Sociétés Méditerranéennes »
Cnrs – Université Paul Valéry (Montpellier III)**

**La réception de l'architecture monumentale égyptienne au prisme de
L'Antiquité expliquée (1719-1724) de dom Bernard de Montfaucon :
Une contribution à une histoire du regard égyptologique
Sydney H. Aufrère**

Citer cet article :

Sydney H. Aufrère, « La réception de l'architecture monumentale égyptienne au prisme de *L'Antiquité expliquée* (1719-1724) de dom Bernard de Montfaucon : Une contribution à une histoire du regard égyptologique », *ENiM* 14, 2021, p. 285-313.

ENiM – Une revue d'égyptologie sur internet est librement téléchargeable depuis le site internet de l'équipe « Égypte nilotique et méditerranéenne » de l'UMR 5140, « Archéologie des sociétés méditerranéennes » : <http://www.enim-egyptologie.fr>

**La réception de l'architecture monumentale égyptienne au prisme de
L'Antiquité expliquée (1719-1724) de dom Bernard de Montfaucon :
Une contribution à une histoire du regard égyptologique**

Sydney H. Aufrère ¹

À Jean-Claude Golvin, en souvenir de l'aventure du
Propylône d'Amon-Rê-Montou

Car pour le dire ici en passant, il faut distinguer deux
sortes d'antiquité en Égypte ; celle du temps des
Pharaons & celle de l'Empire des Grecs (LUCAS, III,
p. 34).

C'EST EN ME REMÉMORANT différents épisodes du relevé du propylône d'Amon-Rê-Montou à Karnak-Nord, effectué à Karnak en compagnie de Jean-Claude Golvin ², par un mois étouffant de juin 1989, qu'est née cette contribution. À l'aune de l'histoire de ce monument, qui porte dans son embrasure les noms de plusieurs visiteurs européens ³, je constatais, avec le recul, à quel point le regard porté sur l'architecture égyptienne avait pu varier avec le temps, en fonction de la subjectivité de ceux qui ont considéré cette architecture méconnue du haut d'une science encore tâtonnante. On peut dès lors interroger les antiquaires du passé pour déconstruire un tel regard, avec des chances de redécouvrir de quelle manière, alors qu'ils n'ont jamais vu ce qu'ils évoquent ou n'ayant à leur disposition que les récits de voyageurs rédigés dans des conditions difficiles, ils ont tenté d'exercer leur raison afin d'en percevoir les secrets... Enfin il est important d'écrire les pages d'une histoire du regard égyptologique et voir comment celui-ci a évolué avant la parution de la *Description de l'Égypte* ⁴.

¹ Aix-Marseille Université – CNRS, TEDMAM-CPAF, UMR 7297, 13100, Aix-en-Provence, France ; Académie des Sciences et Lettres de Montpellier.

² Voir S.H. AUFRÈRE, *Le propylône d'Amon-Rê-Montou à Karnak-Nord* (dessins de Housriya Hamed, étude architecturale de Jean-Claude Golvin), *MIFAO* 117, Le Caire, 2000.

³ *Ibid.*, p. 31-34.

⁴ On trouvera un aperçu de cette histoire du regard sur l'architecture pharaonique de Haute-Égypte dans J.-Cl. GOLVIN, « L'Expédition en Haute-Égypte à la découverte des sites ou la révélation de l'architecture pharaonique », dans H. Laurens, Ch.C. Gillispie, J.-Cl. Golvin, Claude Traunecker, *L'Expédition d'Égypte : 1798-1801*, Paris, 1989, p. 333-350.

Regard sur Montfaucon

Dans une telle perspective, l'œuvre de dom Bernard de Montfaucon (1655-1741)⁵ est encore utile. Ce mauriste, qui, après Jean Mabillon (1632-1707)⁶, exerça un magistère durable sur la République des Lettres de son temps a déployé, dans le prolongement du *Thesaurus Brandenburgicus Selectus* de l'Allemand Lorenz Beger (1653-1708)⁷, une ingéniosité sans pareille pour réunir, à une échelle inédite, des *explications* et des *figures* –, autant d'histoires muettes selon le critique d'art Roland Recht – permettant d'écrire une histoire culturelle de l'Antiquité⁸. L'homme à l'origine de ce bouleversement est l'inventeur de la paléographie grecque⁹, devenue une discipline à part entière. Mené à terme, ce projet éditorial, qui traduit sans doute l'acmé de la conquête du passé¹⁰ au début du XVIII^e siècle, fut anticipé, à titre privé et sous d'autres formes, par maints curieux ayant réuni des recueils formant de véritables cabinets d'objets-images¹¹, un mouvement qui s'est poursuivi au cours du XVIII^e siècle¹².

⁵ S.H. AUFRÈRE « La réception de l'Égypte classique et gréco-romaine chez dom Bernard de Montfaucon et ses perspectives au début du XVIII^e siècle », dans Véronique Krings (éd.), avec un supplément de J. Jestaz, *L'Antiquité expliquée et représentée en figures (1719-1724), de Bernard de Montfaucon. Histoire d'un livre*, Bordeaux, 2021, p. 327-397 ; *id.*, « Montfaucon, témoin muet des Harpocrates de la collection du conseiller Nicolas-Joseph Foucault (1643-1721) et le secret d'État sous le règne de Louis XIV », dans Véronique Krings (éd.), *op. cit.*, p. 515-545 ; *id.*, « Du nouveau sur Harchébis, l'enfant divin du marécage, – l'Harpocrate du conseiller Nicolas-Joseph Foucault (1643-1721) », dans S.H. Aufrère, M. Mazoyer (éd.), *Au confluent des cultures. Enjeux et maîtrise de l'eau, Cahiers Kubaba*, Paris, 2015, p. 59-107 ; *id.*, « L'Isis philosophe de Plutarque et son influence dans la pensée de Montfaucon et l'iconographie de *L'Antiquité expliquée en figures* », dans L. Bricault, C. Bonnet, C. Gomez (éd.), *Les Mille et Une Vies d'Isis. La réception des divinités du cercle isiaque de la fin de l'Antiquité à nos jours*, Toulouse, 2020, p. 153-170. On ajoutera que l'exploitation de l'œuvre du mauriste a permis à l'imprimeur Fournier le Jeune de concevoir des polices égyptiennes. Voir S.H. AUFRÈRE, « Les alphabets dits "égyptiens" et "cophtes" de Fournier le Jeune (1766) et la "guerre des polices" au XVIII^e siècle. En marge de la redécouverte de l'écriture démotique », dans I. Régen, Fr. Servajean (éd.), *Verba manent. Recueil d'études dédiées à Dimitri Meeks I, CENiM 2*, Montpellier, 2009, p. 29-49. Dans cet ouvrage, on ne propose pas de bibliographie autre que spécifique sur Montfaucon. On se reportera à deux ouvrages : celui de D.-O. Hurel, R. Roge (éd.), *Dom Bernard de Montfaucon*, s.l., : C.D.D.P. de l'Aude, 2 vol., 1998, ainsi que celui édité par V. KRINGS, avec un supplément de J. JESTAZ, *L'Antiquité expliquée et représentée en figures (1719-1724), de Bernard de Montfaucon. Histoire d'un livre*, Bordeaux, 2021.

⁶ Voir O. HUREL, « Dom Jean Mabillon, moine bénédictin et acteur de la République des Lettres dans l'Europe de Louis XIV », *Rivista di Filosofia Neo-Scolastica* 100/1, 2008, p. 3-15.

⁷ Lorenz BEGER, *Thesaurus Brandenburgicus Selectus a Laurentio BEGERO... Coloniae Marchicae, impressit Ulricus Liebpertus, Typographus Regius & Electoralis Brandenburgicus*, 3 vol., 1696-1701. Seul le troisième volume est bien illustré.

⁸ R. RECHT, « Les Mauristes, le Moyen Âge et l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 158^e année, n° 4, 2014, p. 1755-1762 : p. 1757.

⁹ *Palaeographia Graeca, sive, De ortu et progressu literarum graecarum*, Paris : L. Guérin, J. Boudot et C. Robustel, 1708. Sur l'ouvrage, voir H. OMONT, « La paléographie grecque de Montfaucon et le P. Hardouin », *Revue des études grecques*, n° 3-10, 1890, p. 202-204 ; Cl. POULOIN, « *L'Antiquité expliquée et représentée en figures (1719-1724)* par Bernard de Montfaucon », *Dix-huitième siècle* 27, 1995, p. 43-60 : p. 44, 48-49.

¹⁰ Sur cette notion, on renverra ici à la lecture deux ouvrages d'A. SCHNAPP, *La conquête du passé. Aux origines de l'archéologie*, Paris, 1993 ; et *Une histoire universelle des ruines. Des origines aux Lumières*, Paris, 2020.

¹¹ C'est le cas de Nicolas-Claude Fabri de Peiresc. Voir S.H. AUFRÈRE, *La Momie et la tempête. Nicolas-Claude Fabri de Peiresc et la "Curiosité Égyptienne" en Provence au début du XVII^e siècle*, Avignon, 1990.

¹² O. CAVALIER, « Un ciel brillant d'images. Un recueil de dessins d'antiquités du XVIII^e siècle », dans *Monuments et mémoires de la Fondation Eugène Piot* 92, 2013, p. 93-175.

Une histoire culturelle

Pour réaliser cette histoire culturelle de l'antiquité, Montfaucon a dû reconstituer, dans les planches de *L'Antiquité expliquée et représentée en figures* (1719) et dans celles de son *Supplément* (1724), qui forment en tout 19 volumes¹³, un musée de papier. Celui-ci est un édifice ordonné, hiérarchisé, regroupant des dessins de pièces que lui envoyaient des collectionneurs originaires de France et d'Europe répondant à ses sollicitations, de telle façon que leurs noms fussent présents et leurs collections exaltées dans le grand ouvrage¹⁴. Il faut préciser que, dans le milieu des possesseurs de cabinets d'antiquités, les échanges épistolaires sont incessants et témoignent d'une intense circulation d'informations qui permettent de nourrir l'ouvrage¹⁵. Mais surtout *L'Antiquité* de Montfaucon témoigne que l'iconographie est mise au même plan que l'explication, ce qui indique le changement de statut des figures gravées dont le nombre se multiplie. C'est le sens de ce que rappelle Élisabeth Décultot : « un autre mauriste (le premier est Mabillon, voir *supra*), le bénédictin Bernard de Montfaucon (1655-1741), (...) non seulement rassemble un corpus d'images d'une ampleur inédite, mais encore leur accorde un statut épistémologique nouveau¹⁶ ». Le champ de l'image, jadis lacunaire, devient indispensable à tout discours archéologique. Ajoutons que Montfaucon, si on se focalise sur son œuvre pré-égyptologique, se fait en quelque sorte la chambre d'écho d'un mouvement de curiosité sur l'Égypte monté en puissance.

Pauvre architecture égyptienne !

Quoique cette démarche fût révolutionnaire, tout était loin, dans la « dialectique » montfalconienne, de se plier à des critères d'objectivité. Aujourd'hui, accéder à l'œuvre de Montfaucon réclame de s'armer autant de patience que d'érudition, puisque l'auteur résume, métaphrase, épitomise – on verra comment – en même temps qu'il crédite exceptionnellement ses sources. L'Antiquité est censée faire partie des acquis, la référence aux Modernes n'y est qu'allusive. Car le lectorat élargi auquel il s'adresse maîtrise non seulement les auteurs classiques, mais connaît les dernières publications parvenues sur les étals des libraires, sans compter que les livres nouveaux dans ce domaine ne sont pas légions. En outre, l'information se fait plus claire. Il écrit en français dans la partie haute du miroir de page, avec une traduction latine en bas, ce qui ouvre l'archéologie égyptienne, comme on ne le disait pas, à un public francophone largement représenté en Europe¹⁷. Il convient de préciser que, chez Montfaucon, l'emploi de cette langue s'aligne, par commodité, sur un emploi des langues vernaculaires chez la plupart des voyageurs qui

¹³ POULLOIN, *art. cit.*.

¹⁴ Cela est clair pour un antiquaire comme François-Xavier Bon de Saint-Hilaire ; cf. S.H. AUFRÈRE, « L'éveil pour l'objet égyptien à Montpellier au XVIII^e siècle François-Xavier Bon de Saint-Hilaire (1678-1761) dans le sillage de Montfaucon », dans L. Rouvière (éd.), *Des Pyramides au Peyrou L'Égypte ancienne à Montpellier. Actes du colloque du 18 octobre 2018 Société Archéologique de Montpellier - Palais Jacques Cœur et des Trésoriers de France*, sous la direction scientifique de Fr. Servajean et S.H. Aufrère, CENiM 21, Montpellier, 2019, p. 67-95.

¹⁵ Philippe TAMIZEY DE LARROQUE, *De la correspondance inédite de Dom B. de Montfaucon*, Paris : H. Champion et A. Picard, 1879.

¹⁶ É. DÉCULTOT, « Genèse d'une histoire de l'art par les images. Retour sur l'exposition "Musées de papier. L'Antiquité en livres, 1600-1800" (musée du Louvre, 25 septembre 2010-3 janvier 2011) », *Anabases* 14, 2011, p. 187-208 (<https://journals.openedition.org/anabases/2335>) et surtout § 5 de l'e-édition.

¹⁷ Comme le rappelle Jean Irigouin, « ces volumes, tous parus la même année (1719), étaient écrits en français et non en latin, destinés par conséquent à un public débordant largement le cercle des érudits ». Voir J. IRIGOIN, « Dom Bernard de Montfaucon », dans *L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et l'Académie des Beaux-Arts face au message de la Grèce ancienne. Actes du 6^{ème} colloque de la Villa Kérylos à Beaulieu-sur-Mer les 6 & 7 Octobre 1995, Cahiers de la Villa Kérylos* 6, Paris, 1996, p. 71-85 : p. 78.

bénéficient de ce fait d'un large public. C'est ainsi, sous réserve d'avoir l'imagination et l'érudition du temps de Montfaucon rivées à l'esprit, que, nonobstant les défauts qui nous apparaissent aujourd'hui, *L'Antiquité* permet de voir comment les contemporains, à partir des rares monuments connus d'une Égypte alors peu visitée, sinon par quelques voyageurs intrépides osant braver l'étendue du Delta et remonter le cours du Nil au sud du Caire, appréhendaient l'architecture monumentale de l'Égypte ancienne. C'est donc cette Égypte-là, perçue en Europe par le gros bout de la lorgnette dont il s'agit. La monumentalité égyptienne ne point qu'à travers une poignée d'images accompagnées de rares descriptions dignes de foi¹⁸. Pour Montfaucon, cette Égypte monumentale, à l'image encore floue, se décompose en deux : les pyramides et les sphinx, les temples et les obélisques, ceux-ci étant des monuments exilés par les conquérants de l'Égypte. De surcroît, cette Égypte ainsi définie est relayée jusqu'aux lecteurs du début du XVIII^e siècle par un empilement de prismes déformants dus aux descriptions des voyageurs anciens et modernes. Ceux-ci préviennent toute compréhension objective, tant les erreurs se surajoutent d'un auteur à l'autre, et tant ces derniers, dans les pas de leurs prédécesseurs, suivent un courant littéraire en vogue afin de séduire le lectorat plus qu'ils ne se soucient d'originalité et d'authenticité. Il faut ajouter que l'auteur de *L'Antiquité* écrit en amont de la *Description de l'Égypte* du consul Benoît de Maillet, qui a été un bon observateur des monuments. Cet ouvrage critique, paraissant en 1735¹⁹, contribue à modifier le rapport de l'Europe à l'Égypte sans que l'on puisse prétendre que le tableau architectural de l'ouvrage du consul soit substituable à celui de Montfaucon.

Apprivoiser les ruines

Bien que présent dans son œuvre, quoiqu'à un format restreint, le tableau architectural que fournit Montfaucon est paradoxalement inédit en tant que collection d'images. Le mauriste serait ainsi un révélateur à propos de questions agitant un petit monde d'amateurs aisés, de 1719 à 1724, au moment de la parution de *L'Antiquité expliquée* et de son *Supplément*, un révélateur qui permet aux curieux d'apprivoiser les ruines, selon la formule d'Alain Schnapp, et d'appréhender, par la description et l'estampe encore rare, les paysages archéologiques enfouis sous les sables de la basse vallée du Nil. Car l'architecture égyptienne est encore le parent pauvre de la curiosité égyptienne, entrée, elle, dans les collections, partout en Europe. Si les objets égyptiens jusqu'aux sarcophages exhumés, comme on le disait, du lieu dit les « Momies » (Saqqâra), font l'objet d'un commerce florissant – celui-ci bénéficie d'un tableau éloquent dans les années 1673-1674, à en croire l'Anglais Edward Brown²⁰ –, capturer des images dans des conditions parfois périlleuses nécessitait de réels talents de dessinateur. Du XV^e à la première moitié du XVII^e siècle, on compte sur les doigts des deux mains des images monumentales, dont certaines affligeantes, voire d'autres relevant de l'imagination. C'est pour compenser ce défaut criant, que Montfaucon intervient en recueillant une grande partie de l'information iconographique disponible de son temps et regroupée dans *L'Antiquité expliquée et représentée en figures*. Tome second. Seconde partie. *La religion des Égyptiens, des Arabes, des Syriens, des Perses, des Scythes, des Germains, des Gaulois, des*

¹⁸ Voir *Le Voyage en Égypte du Père Antonius Gonzales 1665-1666, Voyageurs occidentaux en Égypte* 19/1, Le Caire, 1977, p. 65-73 [p. 138-151]. Voir la planche évoquant les pyramides et le Sphinx, qui est très intéressante. On trouvera l'iconographie dans Jean-François ARIBAUD, *Relations de voyages en Égypte, XVI^e-XVIII^e siècle : Catalogue collectif de la bibliothèque municipale de Lyon et de la bibliothèque de l'Institut d'Égyptologie de l'Université Lyon II*, Villeurbanne : École Nationale Supérieure des Bibliothèques, 1982.

¹⁹ *Description de l'Égypte, contenant plusieurs remarques curieuses sur la géographie ancienne et moderne de ce païs, composée « sur les Mémoires de M. de Maillet » par Monsieur l'abbé Le Mascrier*, Paris ; Louis Genneau et Jacques Rollin, 1735 (= DE MAILLET 1735).

²⁰ *Le voyage en Égypte d'Edward Brown 1673-1674, Voyageurs occidentaux en Égypte* 10, Le Caire, 1974.

Espagnols & des Carthaginois (abrégé MONTFAUCON, *AE* II/2). Il s'étend sur les pyramides au Tome cinquième, qui comprend les funérailles, les tombeaux & les mausolées. Seconde partie, *Les funérailles des Nations barbares, les Lampes, & les Supplices* (abrégé MONTFAUCON, *AE* V/2). Quant aux temples, ils sont traités dans le *Supplément au livre de L'Antiquité expliquée et représentée en figures*. Tome second : *Le culte des Grecs, des Romains, des Égyptiens, et des Gaulois* (abrégé MONTFAUCON, *SAE* II). C'est la parution de ce travail herculéen qui le propulsa, l'année même (1719), à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres²¹, ce qui témoigne de l'impact considérable de cette publication sur l'aristocratie des Lettres françaises.

De la Grande Pyramide au Sphinx

Un savant à la pointe de la recherche

Il est improbable qu'on relise dans trois cents ans les égyptologues d'aujourd'hui comme on lit actuellement l'œuvre de Montfaucon, ne serait-ce que parce que, à notre connaissance de l'Égypte ancienne s'est ajoutée la maîtrise de la langue et de l'archéologie égyptiennes qui ne faisaient pas partie de l'arrière-plan épistémologique de Montfaucon. En considérant l'œuvre du bénédictin au prisme des curieux du début du XVIII^e siècle, on peut évaluer le degré de perception d'un savant mauriste qui se veut à la pointe de la recherche dans le domaine de l'archéologie égyptienne. Grâce à son réseau relationnel, il est l'un de ceux capables de convoquer les outils de la connaissance que sont les œuvres des auteurs antiques et des voyageurs et qui, en dépit d'une absence évidente de recul critique, parvient à assembler diverses facettes d'un univers architectural à destination d'un lectorat séduit par le passé. Mais il ne faut pas s'étonner si les ouvrages de Montfaucon et de savants contemporains, quoique non sans bon sens, substituent plutôt aux lois de la dialectique scientifique une paraphrase des sources, compte tenu du primat culturel des auteurs antiques. En précisant que les religieux, même les plus savants, peuvent être écartelés entre science et foi, et s'abstiennent de déroger – censure ecclésiastique oblige – à des dogmes inaliénables avant longtemps.

La Grande Pyramide selon Corneille Le Brun

Décrivant la Grande Pyramide, le mauriste recourt à Hérodote²², en dramatisant le tableau, afin de moraliser l'attitude païenne du roi commanditaire d'une telle architecture dont la construction nécessitait, selon les Anciens, de réduire en esclavage la population, une assertion reconnue comme fautive, surtout depuis la découverte du village des ouvriers de la Grande Pyramide au sud-est du plateau de Gîza, fouillé par l'archéologue américain Mark Lehner²³. De plus – décence de casuiste oblige –, le bénédictin évite de rappeler, comme le prétend Hérodote²⁴, que « Cheopis successeur de Rhampsinitus »²⁵ contraignit sa fille à se prostituer pour assurer la dépense des travaux de la

²¹ IRIGOIN, *art. cit.*, *loc. cit.* : « *L'Antiquité expliquée* obtint un franc succès en France et hors de France ; elle valut à Montfaucon, sur décision du Régent, d'entrer immédiatement à l'Académie des Inscriptions, sans attendre une vacance. »

²² HÉRODOTE, *Hist.* II, 124-125.

²³ J. SHAW, « Who Built the Pyramids? Not slaves. Archaeologist Mark Lehner, digging deeper, discovers a city of privileged workers », *Harvard Magazine*, 2003, p. 43-89.

²⁴ HÉRODOTE, *Hist.* II, 126.

²⁵ Sur cette succession bizarre, on renverra à T. HAZIZA, « De l'Égypte d'Hérodote à celle de Diodore : étude comparée des règnes des trois bâtisseurs des pyramides du plateau de Gîza », *Kentron. Revue disciplinaire du monde antique* 28, 2012, p. 17-52. [En ligne], 28 | 2012, mis en ligne le 12 décembre 2017, consulté le 28 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/kentron/1093> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/kentron.1093>. Consulter le § 5 de l'édition numérique.

construction. Le décor planté par le mauriste est celui du site de Gîza, avec les pyramides des rois Chéops, Chéphren et Mykérinos d'Hérodote. La description est partiellement empruntée à « Corneille le Brun », c'est-à-dire à l'artiste hollandais Cornelis De Bruijn (1652-1727), graveur et peintre. Ayant voyagé en l'Égypte en 1681 lors d'un périple en Orient, celui-ci publie à compte d'auteur, en langue néerlandaise, son récit en 1698²⁶. Il paraît en traduction française, deux années plus tard, à Delft, sous le titre de *Voyage au Levant*²⁷. L'ouvrage de Corneille le Brun compte dans l'histoire de la découverte de l'architecture égyptienne en raison de son talent d'artiste. Il est ainsi le premier à publier une reproduction en couleur d'une vue ascendante de la grande galerie de la Grande Pyramide, dont la distribution interne était jusqu'alors méconnue en Europe, bien que nombre de voyageurs se fussent targué d'y être entrés à maintes reprises, en livrant de surcroît les dimensions²⁸. Il faudra attendre tout d'abord la description et la coupe de Paul Lucas (1664-1737)²⁹ puis celle de Benoît de Maillet (1656-1738), en 1735³⁰. Non fantaisiste, le dessin de Le Brun, qui atteste de la monumentalité extérieure et intérieure des lieux, préfigure les deux vues respectivement ascendante et descendante dues au talent de l'ingénieur François-Charles Cécile (1766-1840) dans les planches de la *Description de l'Égypte*³¹. L'antiquaire néerlandais, fêru lecteur des auteurs de l'Antiquité et de voyageurs modernes, est un informateur fiable tant en ce qui concerne la qualité de la description des lieux, les dimensions des monuments et des aménagements internes, que les situations qu'il traverse, peintes avec réalisme et humour. Il suit cependant la description du neveu du bibliothécaire du roi Melchisédech Thévenot (1620-1692), Jean Thévenot (1633-1667), connu pour deux voyages effectués en Orient à dix années d'écart, et parus en 1662 et 1674³². Ce dernier, qui a étudié l'arabe sous la férule de son oncle, demeure en Égypte pendant

²⁶ *Reizen van Cornelis de Bruyn door de vermaardste Deelen van Klein Asia etc. Verrijkt met meer als 200 kunstplaatjes door den auteur zelf na het leven afgeteekend*, 1698.

²⁷ Corneille LE BRUN, *Voyage au Levant: c'est-à-dire dans les principaux endroits de l'Asie Mineure, dans les Isles de Chio*, traduit du flamand, Delft : Henri de Kroonevelt, 1700 = LE BRUN 1700. L'ouvrage, qui connaît plusieurs autres éditions néerlandaises (1711, 1714), est également traduit en anglais (1702, 1720).

²⁸ C'est le cas de Balthasar de Monconys (1608-1665). Voir *Voyage en Égypte de Balhasar de Monconys 1646-1647, Voyageurs occidentaux en Égypte* 8, Le Caire, 1973, p. 183-190 [p. 47-58].

²⁹ Il n'est pas sûr que Montfaucon ait pu disposer de l'édition d'Amsterdam de 1720, parue chez Steenhouwer et Uytwerp. (On trouvera cette édition dans <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b85952320.item>). Au vu des erreurs qui se sont produites dans le *Supplément*, je crois que Montfaucon, qui cite deux fois Paul Lucas, n'a eu entre les mains que l'édition rouennaise de 1724. C'est celle à laquelle j'ai renvoyé pour cette contribution : *Voyage du sieur Paul Lucas, fait en M.DCCXIV, &c, par ordre de Louis XIV dans la Turquie, l'Asie, Sourie, Palestine, Haute & Basse Égypte*, Rouen, 3 vol., 3^e édition, Rouen : Robert Machuel, 1724, vol. II (= LUCAS II, 1724), 2 planches apr. p. 128. Alors que la rédaction de ce papier était achevée, est paru l'article de Fr. Monnier (« La pyramide de Chéops. L'enseignement des explorations antérieures au XIX^e siècle », *Égypte, Afrique & Orient* 101, p. 25-38), qui apporte d'autres éléments intéressants.

³⁰ DE MAILLET 1735, p. 215-260 et plan p. 230.

³¹ *Description de l'Égypte. Antiquités* V, pl. 13, 1-2.

³² *Relation d'un voyage fait au Levant dans laquelle il est curieusement traité des estats sujets au Grand Seigneur et des singularitez particulières de l'Archipel, Constantinople, Terre-Sainte, Égypte, pyramides, mumies [sic], déserts d'Arabie, la Meque, et de plusieurs autres lieux de l'Asie et de l'Afrique outre les choses mémorables arrivées au dernier siège de Bagdat, les cérémonies faites aux réceptions des ambassadeurs du Mogol et l'entretien de l'auteur avec celui du Pretejan, où il est parlé des sources du Nil* (1664) = THEVENOT 1664 ; *Suite du voyage de Levant, dans laquelle, après plusieurs remarques très singulières sur des particularitez de l'Égypte, de la Syrie, de la Mésopotamie, de l'Euphrate et du Tygre, il est traité de la Perse et autres estats sujets au roy de Perse et aussi des antiquitez de Tchehelminar et autres lieux vers l'ancienne Persepolis, et particulièrement de la route exacte de ce grand voyage, tant par terre, en Turquie et en Perse, que par mer, dans la Méditerranée, golfe Persique et mer des Indes* (1674) : THEVENOT 1674. Voir Devika VIJAYAN, « Écriture à quatre mains : le cas de François Pyrard de Laval et Jean Thévenot », *Convergences francophones* 5/1, 2018, p. 7-18.

deux ans, de janvier 1657 à janvier 1659³³. Cet ouvrage célèbre demeure le cicérone de Le Brun en Égypte. Il ne faut donc pas s'étonner de certaines similarités entre les descriptions respectives de Thévenot et de Le Brun, à cette différence que ce dernier, qui est un artiste reconnu, rapporte quelque chose d'unique : une illustration de la monumentalité égyptienne. En sorte que Montfaucon s'empare aussitôt de la description précise que Le Brun fait de l'accès à la Grande Pyramide et des galeries de l'intérieur de celle-ci³⁴. Mais s'il s'inspire du contenu du texte de Le Brun, recopié soit mot pour mot, soit épitomisé³⁵, il laisse tomber en cours de rédaction les traits humoristiques échappés à deux reprises de la plume du Néerlandais, lequel constate qu'il faut non seulement être proportionné à l'accès étroit de la pyramide mais vaincre le sentiment d'étouffement qui s'empare du visiteur : « Ainsi je ne conseillerais pas à ceux qui ont un peu d'embonpoint de se hasarder à y passer, puis que les plus maigres & fluets y ont assez de peine »³⁶ ou « L'air y est extraordinairement incommode & presque étouffant parce que, comme le passage est fort étroit & qu'il n'y a aucune ouverture, on ne retire, presque point d'autre air que celui qu'on y a mis en respirant »³⁷. Dans l'édition française de 1700, Corneille Le Brun fournit six vues des pyramides de Gîza et de ses environs³⁸, dont Montfaucon fera graver – se peut-il qu'il l'ait fait à partir des plaques gravées originales de l'édition française de Delft ? – deux d'entre elles pour illustrer son ouvrage : celle des quatre pyramides du plateau de Gîza, d'où sont absents les deux groupes du premier plan³⁹ [fig. 1], et celle de la grande galerie de la Grande Pyramide [fig. 2]⁴⁰. Au final, grâce aux mensurations livrées par Corneille Le Brun, Montfaucon corrige Hérodote, en comparant leurs données.

Autres pyramides

Montfaucon décrit rapidement les deux autres pyramides de Gîza⁴¹, toujours d'après la description de Corneille Le Brun⁴², lequel ajoute une description tirée de l'Anglo-Néerlandais Edward Melton – probablement un pseudonyme –, qui aurait effectué un voyage en Égypte en 1661-1663⁴³. Mais Montfaucon est aussi dépendant de Jean de Thévenot. Le mauriste passe sous silence les pyramides des environs⁴⁴ que Le Brun découvre pourtant du haut de la Grande Pyramide :

³³ Sur Thevenot, voir R. CLÉMENT, *Les Français d'Égypte aux XVII^e et XVIII^e siècles*, RAPH 15, Le Caire, 1960, p. 41-43 ; J.-M. CARRÉ, *Voyageurs et écrivains français en Égypte I*, Le Caire, 1956, p. 24-29.

³⁴ LE BRUN 1700, p. 193-196.

³⁵ MONTFAUCON, *AE* V/2, p. 179-182.

³⁶ LE BRUN 1700, p. 193.

³⁷ LE BRUN 1700, p. 194.

³⁸ LE BRUN 1700, apr. p. 190, 194 et 200 (double planche).

³⁹ MONTFAUCON, *AE* V/2, pl. CXXXIV = LE BRUN 1700, apr. p. 200.

⁴⁰ MONTFAUCON, *AE* V/2, pl. CXXXV = LE BRUN 1700, apr. p. 194.

⁴¹ MONTFAUCON, *AE* V/2, p. 181-182.

⁴² LE BRUN 1700, p. 197-198.

⁴³ Eduward MELTONS, *Engelsch Edelmans, Zeldzaame en gedenkwaardige Zee- en Land-reizen; door Egypten, West-Indien, Perzien, Turkyen, Oost-Indien, en d'aangrenzende gewesten*, Amsterdam : Jan ten Hoorn, 1681. Traduction anglaise : *An English nobleman's strange and memorable voyages and travels, through Egypt, West-India, Persia, Turkey, East-India, and the adjacent countries ; containing a very curious Description of the said lands, as also of their inhabitants, religion, government, manners and customs, together with many very strange accidents, uncommon histories and wonderful events ; begun in the year 1660 and ended in the year 1667*. Voir aussi K.M. MICKAVANCE, « The pyramid of Snofru at Dahshur. Three seventeenth-century travellers », *JEA* 67, 1981, p. 136-142. Sur Edward Melton, voir les p. 138-142.

⁴⁴ MONTFAUCON, *AE* V/2, p. 182.

Quand on est venu au haut, on trouve une belle platte-forme, d'où l'on a une agréable vûe sur le Caire & sur toute la campagne des environs. Je dessinay de ce haut où j'étais la vûe des sept Pyramides qu'on compte d'icy à la distance de sept lieuës. On a la Mer à côté gauche, comme elle est représentée dans la figure. Je dessinay aussi une autre vûe, qui représente tout le país tel qu'il se montre à le regarder de-là, ainsi que quelques restes de Monuments qui sont autour des Pyramides ⁴⁵.

Corneille Le Brun dit même avoir gravé son nom au sommet de la pyramide de Chéops, sans qu'on puisse pourtant en redécouvrir la trace ⁴⁶.

La pyramide à 148 assises de Thévenot : description

Mais quittant Corneille Le Brun, Montfaucon ⁴⁷, résumant cette fois Thévenot, décrit, sous le titre « Autres pyramides », parmi plusieurs autres de ce type à Saqqâra, un monument prétendument inachevé. Ce dernier, comportant 148 assises ⁴⁸, que l'on peut gravir à pied. Il est préférable de reproduire la description de Thévenot ⁴⁹ avant que celle-ci ne soit reprise en substance par Montfaucon, et en considérer les détails :

(...) & durant qu'ils travaillaient, nous allâmes voir la pyramide dont j'ay parlé cy-dessus, laquelle ne cederait en rien en beauté à la première (la Grande Pyramide), si elle estoit achevée : nous montâmes en haut auparavant que d'entrer dedans, comme nous avons fait à la précédente ; elle a 148. de grez de grosses pierres pareilles à l'autre, la plate-forme n'est pas unie, les pierres estans mises sans ordre, ce qui fait connoître aisément qu'elle n'a pas été achevée, & toutefois elle est beaucoup plus vieille que l'autre, selon que le montrent les pierres, qui sont toutes mangées, & se réduisent en sable : elle a 643. pieds en quarré, son entrée est jusqu'au quart de sa hauteur, tournée vers le Nort, comme la précédente, ayant du côté d'Orient 316. pieds, & par conséquent, du côté d'Occident 327. il n'y a qu'une seule allée, qui a de largeur 3. pieds & demy, & 4. de haut, & va en descendant, la longueur de 267. pieds, aboutissant à une salle, dont la voute est faite en dos d'asne, & tient de longueur 25. pieds & demy, & de large unze ; au coin de la salle il y a une autre allée paralele à l'Horizon, qui tient en quarré 3. pieds de largeur, de longueur 9. pieds & demy, & conduit à une autre chambre, qui a de longueur 21. pieds, & de largeur unze, la voute est faite en dos d'asne, & est extrêmement haute, ayant du côté d'Occident où s'étend sa longueur, une fenestre quarrée à 24 pieds & 2 tiers du pavé ⁵⁰, par laquelle on entre dans une allée assez large à hauteur d'homme, & paralele à l'Horizon, ayant de longueur 13 pieds & 2. pouces ; au bout de cette allée est une grande salle, dont la voute est faite en dos d'asne, sa longueur est de 26. pieds 8. pouces : & la largeur de 24. pieds un pouce ⁵¹, son fondement est de roche vive, qui avance de tous costez inégalement, & laisse seulement un peu d'espace uny dans le milieu, qui est entouré de tous costez dudit rocher, & beaucoup plus bas que n'est pas l'entrée de la salle, & le bas de la muraille.

⁴⁵ LE BRUN 1700, p. 196.

⁴⁶ LE BRUN 1700, p. 197 : « J'écrivis aussi le mien sur l'un de ces pierres. » On ne le retrouve pas dans l'édition de G. GOYON, *Les inscriptions et graffiti des voyageurs sur la Grande Pyramide*, Le Caire, 1944.

⁴⁷ MONTFAUCON, *AE V/2*, p. 183-184.

⁴⁸ THEVENOT 1664, p. 257-258.

⁴⁹ THEVENOT 1664, p. 257-258.

⁵⁰ Montfaucon (*AE V/2*, p. 184) convertit « 24 pieds & 2. tiers » en « vingt-quatre pieds et huit pouces ».

⁵¹ Au lieu de « 24. pieds un pouce », Montfaucon (*AE V/2*, p. 184) livre « vingt-quatre pieds sept pouces ».

S'agit-il de la « pyramide rouge » de Snéfrou à Dahchour ?

Les informations de Thévenot, les seules fiables, parlent d'un monument qui n'aurait rien à envier à la Grande Pyramide. Au départ, on songe à la pyramide rhomboïdale de Snéfrou à Dahchour, mais celle-ci, outre que sa forme particulière aurait dû attirer l'attention de l'auteur, possède deux couloirs d'accès, au nord et à l'ouest. En outre, les dimensions fournies par Thévenot permettent de poser le postulat qu'il s'agit d'une autre pyramide située plus au nord. Or, la première que le voyageur trouve au nord-est du site de Dahchour, en venant du nord, est la « pyramide rouge » ou « pyramide nord » de Snéfrou, avec son entrée située sur la face nord⁵², ce qui correspond à la description du Parisien.

On en conviendra si on compare les dimensions de Thevenot et les relevés les plus proches de nous. Si on résume, le monument tel qu'il est mesuré par lui est de « 643. pieds en quarré », soit 210,00m de côté, compte tenu d'un pied royal évalué à 32,6596 cm avant 1667 et un pouce (c'est-à-dire 1/12^e du pied) de 2,722 cm. Or les mesures exactes des côtés inégaux de la « pyramide rouge » sont de 218,50m (nord-sud) × 221,50m (est-ouest)⁵³, ce qui semble correspondre à celles de Thévenot. La pyramide rhomboïdale, en revanche, est plus petite à la base (188,60m). La hauteur du monument, selon Thévenot, est de 316 pieds du côté oriental et de 327 pieds sur la face occidentale, c'est-à-dire 104,521m et 105,492m, tandis qu'aujourd'hui, la hauteur estimée est de 104,4m.

Les mensurations de la descenderie et du caveau

La descenderie, selon Thévenot, atteint la longueur de 267 pieds (= 86,4m), tandis que la mesure exacte est de 76,20 m pour la descenderie à laquelle s'ajoute 7,40m correspondant au couloir horizontal avant l'accès aux chambres, ce qui fait en tout 83,6m, rapportés à 86,4m. Les dimensions de ce couloir descendant atteignent 3 pieds ½ de large (= 1,143m) et 4 pieds de haut (= 1,306m). Selon le voyageur, la descenderie permet d'accéder à un ensemble de trois salles reliées en chicane, dont les deux premières dans des axes parallèles et la troisième et dernière perpendiculaire aux deux précédentes.

Première salle. Longueur : 25 pieds et demi (= 8,3282m) ; largeur 11 pieds (= 3,592m). On peut reconnaître l'exactitude de ces données, puisque les dimensions reconnues sont de 8,35 × 3,60m⁵⁴.

Passage entre l'antichambre et la salle funéraire. Largeur : 0,979m ; longueur 9,5 pieds (= 3,102m)⁵⁵.

Deuxième salle. Longueur : 21 pieds (= 6,858m) ; largeur : 11 pieds (= 3,592m). Les mesures exactes sont celles-ci : 8 × 4,15 m⁵⁶. Cette salle est exactement à l'aplomb de la croisée des axes de la pyramide⁵⁷.

⁵² Voir K.M. MICKAVANCE, « The pyramid of Snofru at Dahshur. Three seventeenth-century travellers », *JEA* 67, 1981, p. 136-142 : p. 136, n. 7. La pyramide rouge est publiée par John Shae PERRING et Richard William HOWARD-VYSE, *Operations carried on at the Pyramids of Gizeh in 1837: with an account of a voyage into upper Egypt, and Appendix* (vol. 3): Appendix, Londres : James Fraser and John Weale, 1842, p. 63-65.

⁵³ Dimensions non données par MONTFAUCON, *AE* V/2, p. 184.

⁵⁴ VANDIER, *op. cit.*, p. 27 ; PERRING et HOWARD-VYSE, *Operations*, p. 64.

⁵⁵ PERRING et HOWARD-VYSE, *Operations*, p. 64.

⁵⁶ VANDIER, *op. cit.*, p. 27, n. 1 ; PERRING et HOWARD-VYSE, *Operations*, p. 64-65.

⁵⁷ VANDIER, *op. cit.*, p. 26, fig. 15 ; cf. p. 27

Dans cette salle, Thévenot trouve, à l'ouest, une ouverture carrée à une hauteur de 24 pieds $\frac{2}{3}$ (= 8,05m) au-dessus du sol de la deuxième salle. Les dimensions, là aussi, coïncident à la réalité, puisque la base de ce couloir, selon George Reisner (1867-1942), se trouve à 7,70m de hauteur. Cette entrée carrée dessert un couloir, long de 13 pieds et 2 pouces (= 4,245 m + 0,05414m = 4,30m), qui mène, cette fois, à la troisième salle⁵⁸.

Troisième et dernière salle orthogonale, qui correspondrait au caveau. Longueur selon Thévenot : 26 pieds 8 pouces (8,491+ 0,222m = 8,711m) ; largeur : 24 pieds 1 pouce (7,838m + 0,2707 = 8,45m). Cependant, il est très possible, au vu de la correspondance des dimensions précédentes, qu'il se soit produit une erreur de typographie, et que l'imprimeur ait composé « 24 pieds 1 pouce » au lieu de « 14 pieds 1 pouce », c'est-à-dire 4,572m + 2,722cm = 4,844m, même si les mesures de Perring (4,14m) correspondraient plutôt à 13 pieds (= 4,246m). Voici les mensurations proposées par Perring pour la troisième et dernière chambre : « The third chamber is 27 feet 3 $\frac{1}{2}$ inches (= 8,30m) long from east to west, and 13 feet 7 $\frac{1}{2}$ inches (= 4,14m) wide from north to south⁵⁹. » Aujourd'hui, on connaît parfaitement l'organisation des appartements grâce à une méthode d'imagerie photogrammétrique employée par Franck Monnier⁶⁰.

L'invention de la « pyramide rouge »

L'entrée, unique, de la pyramide rouge, se trouve au nord, et s'ouvre bien au quart de la hauteur comme l'indique Thévenot-Montfaucon. Ainsi, la description que donne ce dernier des appartements correspond bien à celle de la « pyramide rouge » de Snéfrou⁶¹. Thévenot n'avait pas hésité à gagner le sommet de la « pyramide rouge » avant d'en visiter les appartements royaux. La gravissant facilement, il pu en compter les 148 assises (nombre non donné apparemment par Perring et Howard-Vyse). L'impression d'inachèvement que Thévenot en a vient de ce que le monument a été déparé de son revêtement de calcaire de Toura, matériau employé dans la descenderie et les appartements funéraires, ce qui n'est pas le cas de la « pyramide rhomboïdale » du même Snéfrou qui a conservé une bonne partie du sien, car elle est située plus en arrière dans le désert et est plus difficile à exploiter. Thévenot-Montfaucon a, en tout cas, raison sur un point. Le monument est certes plus ancien que la Grande Pyramide, car Snéfrou est le père de Chéops. La pierre employée provient de carrières qui se trouvent au sud et à l'ouest de l'édifice. Il s'agit d'un calcaire rougeâtre intégrant des huîtres semi pétrifiées, ce qui donne à la pierre ce caractère granuleux dénoncé par Thévenot. Cela dit, Perring et Howard-Vyse déclarent que le sommet de la pyramide est fait de blocs de calcaire de Toura⁶².

Montfaucon n'est pas en mesure d'identifier le monument décrit par Thévenot, et même Corneille Le Brun qui s'inspire de ce dernier comme guide lors de son voyage, ne se rendra pas à Dahchour, car il est incapable de reconnaître les lieux à la description de son prédécesseur. Ainsi, à travers la description de Thévenot reproduite par Montfaucon, on peut affirmer que la pyramide aura été

⁵⁸ Sur ce passage, voir PERRING et HOWARD-VYSE, *Operations*, p. 64-65.

⁵⁹ PERRING et HOWARD-VYSE, *Operations*, p. 65.

⁶⁰ Fr. MONNIER, « A new survey of the upper chambers of Snefru's pyramids at Dahshur », *JAEA* 4, 2020, p. 15-16.

⁶¹ Sur les dimensions des salles, voir J. VANDIER, *Manuel d'archéologie égyptienne II. Les grandes époques* : L'architecture funéraire*, Paris, 1954, p. 25-27. Sur les appartements de la « pyramide rouge », notamment sur les mesures de la dernière chambre, on verra Fr. MONNIER, *op. cit.*, p. 1-17 : p. 14-17. Le pyramidion découvert à la base par Rainer Stadelmann, pourrait avoir été conçu pour une autre pyramide : C. ROSSI, « Note on the Pyramidion Found at Dahshur », *JEA* 85, 1999, p. 219-222.

⁶² PERRING et HOWARD-VYSE, *Operations*, p. 64.

« inventée » un peu plus d'un siècle et demi avant la description de Perring et Howard-Vyse par Thévenot, et avec des dimensions correctes. En tout cas, il est clair que Thévenot-Montfaucon a fourni, à l'insu de l'Égyptologie, la première description connue de la « pyramide rouge » de Snéfrou et des appartements funéraires. Si ce monument a aussi été visité, de même que la « pyramide rhomboïdale » en 1661, par Edward Melton si l'on en croit Kathleen M. Mickavance⁶³, ce dernier n'en donne pas les dimensions dont l'enregistrement force le respect eu égard aux conditions dans lesquelles la chose aura été exécutée, à la lueur de torches et à l'aide d'instruments rudimentaires.

Le Sphinx des Pyramides

Revenons à présent à Gîza, où se dresse un des monuments les plus curieux du plateau. Montfaucon⁶⁴, dans sa description du Sphinx de Gîza que Thévenot appelle « l'Idole » et les Arabes, selon lui, « Abou el haoun, Père de Colonne », ce qui est inexact⁶⁵, synthétise les informations recueillies tant chez Corneille Le Brun⁶⁶, inspirées de celles de Thévenot⁶⁷, que celles qu'il recueille directement chez ce dernier, notamment à propos de ses dimensions. Il parvient ainsi à une description donnant une impression d'originalité. L'image du Sphinx, qui se dresse au centre de la pl. CXXXIV (« Les Pyramides d'Égypte et la Sphinx »⁶⁸) [fig. 1], en exprime dans l'ouvrage toute la monumentalité, en occupant le premier plan des pyramides de Gîza.

Le Sphinx désensablé, tombeau d'Amasis

À l'époque, le Sphinx, qui passe pour une femme, est enterré jusqu'au cou, et les voyageurs imaginent le reste du monument sous le sable d'après les descriptions antiques. Celui-ci devra attendre 1817 pour être désensablé par Giovanni Battista Cavaglia (1770-1845), puis par Auguste Mariette en 1850. Cavaglia vient en effet vérifier l'information de Pline, sur laquelle font justement fond Thévenot et Le Brun, comme quoi le Sphinx aurait servi de tombeau à un roi Amasis. Mais Thévenot et Le Brun et, après eux, Montfaucon, confondent Amasis (qui transcrit « Iahmès », nom qui renvoie à deux rois : Ahmôsis I^{er}, 1543-1518 av. J.-C., souverain de la XVIII^e dynastie, et Ahmôsis II ou Amasis, 571-526, avant-dernier souverain de la XXVI^e dynastie) avec Armaïs, lequel transcrit en grec le nom égyptien « Horemheb » (1343-1315) qui désigne le dernier souverain de la XVIII^e dynastie :

Au-devant d'elles est le sphinx, plus admirable peut-être, sur lequel on a gardé le silence, et qui est la divinité locale des habitants. Ils pensent que c'est le tombeau du roi Armaïs, et prétendent qu'il a été amené là : mais ce n'est que le roc même travaillé sur place ; et pour le culte on peint en rouge la face du monstre. La circonférence de la tête, par le front, est de cent deux pieds ; le corps est long de cent quarante-trois, et, depuis le ventre jusqu'au sommet de la tête, haut de soixante-deux pieds. (Pline, *Hist.* 36, 17, 1. Traduction Littré)

⁶³ MICKAVANCE, *art. cit.*, p. 136, 141.

⁶⁴ MONTFAUCON, *AE* V/2, p. 182.

⁶⁵ THEVENOT 1664, p. 255. Il s'agit d'une erreur pour Abou el-Hol « le Père de la Terreur », désignation qui décline le nom antique Houroun, dieu asiatique de l'est. Voir Chr. ZIVIE, *Gîza au Deuxième millénaire*, BdE 70, Le Caire, 1976, p. 305-328.

⁶⁶ LE BRUN 1700, p. 199.

⁶⁷ THEVENOT 1664, p. 255.

⁶⁸ Cf. MONTFAUCON, *AE* V/2, p. 182 : « La Sphinx près des Pyramides ».

Du temps de Pline (23-79), le Sphinx a déjà été dégagé à deux reprises sous les règnes de Tibère et de Néron (il le sera encore plus tard sous le règne de Marc Aurèle). On doit en effet à Tiberius Claudius Balbillus, préfet d'Égypte en 55⁶⁹, de l'avoir désensablé, de sorte que les contemporains de Pline savaient qu'il s'agissait d'un monument excavé dans le plateau rocheux de Gîza.

LE SPHINX D'HENRI BENZEL. – Montfaucon a recueilli une autre représentation étonnante du Sphinx du voyageur suédois Henri Benzel (1689-1758)⁷⁰, qu'il insère dans une planche en compagnie [fig. 3] de canopes empruntés à Michel-Ange de La Chausse (1660-1738), on se demande pourquoi, mais accompagné du commentaire suivant pour éviter l'ambiguïté de la figure : « La tête raïonnante au bas de la planche est celle de la grande Sphinx qu'on voit encore aujourd'hui auprès des pyramides d'Égypte⁷¹. »

Temples égyptiens

Le voyageur Paul Lucas

En ce qui concerne les temples, Montfaucon s'est essentiellement fondé sur l'ouvrage de Paul Lucas (cf. *supra*, p. 289-291) un explorateur et écrivain rouennais⁷², qui n'est pas spécialement apprécié par le jésuite Claude Sicard en raison du caractère fantaisiste de ses découvertes⁷³. On n'évoquera pas ici les figures copiées par ce dernier à Behbeit el-Hagar, au centre du Delta, et reproduites par Montfaucon⁷⁴, ni même diverses représentations destinées à illustrer les « Sacrifices des Égyptiens »⁷⁵, dans la mesure où l'architecture a été laissée de côté. Par conséquent, on abordera principalement trois constructions : le propylône du temple d'Haroëris à Qous (Apollinopolis Parva), le mammisi d'Armant (Hermonthis) et le temple de Dendara (Tentyris). Montfaucon est parfaitement conscient, alors qu'il consacre un livre aux temples, d'avoir laissé naguère l'architecture des temples égyptiens dans l'ombre :

Nous n'avons encore donné aucun temple des Egyptiens, quoiqu'il soit certain que cette nation superstitieuse en avait un grand nombre. Et comme ils bâtissaient plus solidement que les autres, il s'en sera sans doute conservé de grands restes⁷⁶.

⁶⁹ É. BERNARD, *Inscriptions grecques d'Égypte et de Nubie I. répertoire bibliographique des OGIS*, Paris, 1992, p. 44, n° 666 ; A. CHANIOTIS, T. CORSTEN, R.S. STROUD, R.A. TYBOUT, « Gizeh. Honorary Decree of the Village of Bousiris for the Governor Tiberius Claudius Balbillus, ca. 55-59 A.D. (57-1961) », Leyde : Brill Online, coll. « Supplementum Epigraphicum Graecum », 2013.

⁷⁰ Sur ce personnage, voir S.H. AUFRÈRE, « Une nécropole ptolémaïque de taureaux Apis visitée en 1716 par Paul Lucas et Claude Sicard ? Au sujet d'un dessin rapporté par le voyageur suédois Henri Benzel (1689-1758) et envoyé à Bernard de Montfaucon », dans Bernard Mathieu, Catherine Berger (éd.), *Études sur l'Ancien Empire et la nécropole de Saqqâra dédiées à Jean-Philippe Lauer I, OrMonsp 9*, Montpellier, 1997, p. 55-68 : p. 55-56, p. 56 et p. 68, fig. 1.

⁷¹ MONTFAUCON, *AE* II/2, p. 321 ; cf. pl. CXXXII, 2.

⁷² H. OMONT, *Missions de Paul Lucas en Orient et en Égypte (1699-1725)*, dans *Missions archéologiques françaises en Orient*, Paris, 1902, p. 317-382 ; L. HAGUET, « Paul Lucas l'explorateur (1664-1737), ou la réhabilitation d'un affabulateur », dans Chr. Demeulenaere-Douyère (dir.), *Explorations et voyages scientifiques de l'Antiquité à nos jours : actes du 130^e congrès du CTHS, La Rochelle, 2005*, Paris, 2008, p. 479-497.

⁷³ SICARD, *Œuvres* I, p. 49. Pour la référence, voir *infra*, n. 132.

⁷⁴ MONTFAUCON, *SAE* II, p. 169-171, et pl. LI. Sur ce temple, voir Chr. FAVARD-MEEKS, *Le temple de Behbeit el-Hagara. Essai de reconstitution et d'interprétation, SAK, Beihefte 8*, Hambourg, 1991.

⁷⁵ MONTFAUCON, *SAE* II, p. 172-175, et pl. après pl. LI. Voir B. VAN DE WALLE, « La découverte d'Amarna et d'Akhenaton », *RdE* 28, 1976, p. 7-24 ; S.H. AUFRÈRE, « L'acte de naissance d'Amarna. Psinaula-Alabastronpolis-et-Til-“Tell el-Amarna” ou Pompéi égyptien ? », *Égypte, Afrique & Orient* 52, 2008-2009, p. 3-20.

⁷⁶ MONTFAUCON, *SAE* II, p. 12-47.

On ne saurait lui donner tort. Dans les trois cas, Montfaucon se contente, contrairement à ce qu'il fait dans l'édition des volumes de *L'Antiquité*, de citer Paul Lucas in extenso et de l'assortir d'un commentaire.

Le propylône du temple d'Haroëris à Qous (Apollinopolis Parva) ou « tombeau de Cléopâtre »

Le *Supplément*, qui présente des traces de hâte éditoriale, montre une illustration non créditée dans une planche de Montfaucon [fig. 4]. Ce dernier ne s'explique pas sa présence, ainsi qu'il l'écrit : « Le petit temple des Égyptiens qu'on voit après, si toutefois c'est un temple, est entré, je ne sais comment, dans cette planche. Il est ici hors de sa place : les temples et les sacrifices des Égyptiens se trouvent vers la fin de ce tome⁷⁷. » En effet, il s'agit, non pas d'un temple mais d'un propylône. L'auteur du *Supplément* ne se souvient plus que ce monument s'élevait à Qous⁷⁸ et que la figure est reproduite dans l'ouvrage de Paul Lucas qui visite la ville avec le père François, lequel manque de peu de succomber à la suite d'un coup de chaleur⁷⁹. En fait, cette vue reproduit le sommet du propylône du temple d'Haroëris et d'Hékat à Apollinopolis Parva et émergeant d'un amas de décombres. Cependant, la planche de Lucas porte la légende suivante : « Tombeau qui est à Kous : où est l'inscription de Cléopâtre », légende qui attribue au monument une nature incorrecte. Cette erreur de Lucas est tirée, comme on va bientôt le voir, de l'inscription grecque reproduite chez lui de façon fautive juste au-dessus de l'illustration :

1. [...]ΣΙΑΙΣΣΑΚΑΕΟΠΑΤΡΑΚΑΙΒΑΣΙΛΕΥΣ ΜΑΙΟΣ ΘΕΟΙ ΜΕΓΑΛΟΙ ΦΙΛΟΜΗΙΟΡΕΣ
2. ΜΕΟΕΓΙΣ ΤΩΤΚΑΙΤΟΙΣ ΣΥΝΝΑΟΙΣ ΘΕΟΥΣ.

Car il est impossible de lire le nom de Cléopâtre dans cette copie de Lucas, notamment car il n'est pas helléniste, ce que lui reproche le père Claude Sicard (cf. *infra*, p. 307). Montfaucon omet de commenter cette importante inscription⁸⁰, également copiée fautivement par Prosper Jollois et Edouard Devilliers dans la *Description de l'Égypte*⁸¹, mais heureusement ainsi restituée par Jean-Antoine Letronne [fig. 5]⁸² :

1. βασίλισσα Κλεοπάτρα και βασιλεύς Πτολεμαῖος θεοὶ μεγάλοι φιλομήτορες
2. [και σωτή]ρ[ε]ς και τὰ τέκνα Ἀρωήρει θεῶ μεγίστοι και τοῖς συννάοις θεοῖς

La reine Cléopâtre et le roi Ptolémée, grands dieux, Philométors [et Sauveur]s et leurs enfants (ont dédié ce monument) à Haroëris, le grand dieu, et aux dieux parèdres.

⁷⁷ MONTFAUCON, *SAE* II, p. 37, à propos de la pl. LI, 2.

⁷⁸ Voir H.-G. FISCHER, *L'É* V, col. 72-73, s.v. « Qus ».

⁷⁹ Sur le monument voir LUCAS III 1724, p. 1-3 et pl. après p. 2.

⁸⁰ Celle-ci figurera plus tard dans le corpus des inscriptions (1739) de Lodovico Antonio Muratori (1672-1750), *Novus thesaurus veterum inscriptionum: in praecipuis earumdem ...*, Tomus primus, Milan, 1739, p. III, d'après un relevé fautif de Joseph de Bimard de La Bastie (1703-1742) : ΒΑΣΙΛΕΑ ΚΛΕΟΠΑΤΡΑ ΚΑΙ ΒΑΣΙΛΕΥΣ / ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΣ ΘΕΟΙ ΜΕΓΑΛΟΙ ΦΙΛΟΜΗΤΟΡΕΣ / ΔΙΙ ΜΕΓΙΣΤΩ ΚΑΙ ΤΟΙΣ ΣΥΝΝΑΟΙΣ ΘΕΟΙΣ. Voir aussi Jacob BAILEY, *Hieroglyphicorum origo et natura*, Cantabrigiae, 1816, p. 77.

⁸¹ *Description de l'Égypte. Antiquités* IV, pl. 1, 1. Voir aussi Jacques-Joseph CHAMPOLLION-FIGEAC, *Annales des Lagides : ou, Chronologie des rois grecs d'Égypte*, vol. 1, p. 405.

⁸² Jean-Antoine LETRONNE, *Recueil des inscriptions grecques et latines de l'Égypte* I, Paris, 1842, p. 49-52 ; *Atlas*, pl. v, b. Elle est également publiée par H. GAUTHIER, *Livre des Rois* IV, p. 361, LI, mais en lien avec Ptolémée X Sôter II. L'inscription, curieusement, ne semble pas figurer dans É. BERNAND, *Inscriptions grecques d'Égypte et de Nubie : répertoire bibliographique des IGRR, Annales littéraires de l'Université de Besançon* 286, Besançon, 1983.

Cependant, le dessin, attribué à Jollois et Devilliers, ne comporte aucun dessin de bas-relief, contrairement à celui de Lucas, qui reproduit la partie émergeant de ce pylône aujourd'hui disparue. D'aucuns pensent que le monument serait à dater de la corégence de Cléopâtre III et de Ptolémée X Alexandre I^{er}, c'est-à-dire entre 107 et septembre 101 avant notre ère⁸³. Ceci serait un élément nouveau, semble-t-il. En effet, à propos de ce pylône, Ahmed bey KAMAL n'évoque que le nom de « Ptolémée XI (Alexandre I^{er} Philométor III) »⁸⁴. En effet, le nom de la reine Cléopâtre ayant une position prépondérante dans la dédicace, on pense à Cléopâtre III Théa Évergète. Cependant, la reine Cléopâtre et le Ptolémée de la dédicace sont qualifiés de « Dieux grands Philométor » (θεοὶ μεγάλοι φιλομήτορες), alors que Ptolémée Alexandre possède cette épithète courante dans les protocoles connus par l'édition du *Livre des Rois* d'Henri Gauthier⁸⁵. Cependant, on observera que Cléopâtre III est qualifiée de « déesse Évergète Philométor » au P. Reinach 5⁸⁶. Le segment καὶ τὰ τέκνα « et leurs enfants » serait donc dissonante si on parle des liens entretenus entre Cléopâtre III et son fils Ptolémée Alexandre ou même avec Ptolémée Sôter II.

Le document de Lucas-Montfaucon, attesté par les hellénistes, n'est signalé ni par Ahmed bey Kamal, qui fouille la zone⁸⁷, ni par B. Porter et R. Moss⁸⁸, ce qui démontre qu'il serait peut-être passé inaperçu dans le monde de l'archéologie. Il s'agit de ce que Kamal nomme le « pylône ouest ». Voici ce qu'il écrit, en proposant un plan de situation : « Le pylône ouest, auquel une grande partie du sommet manque, a été entièrement dégagé, tandis que celui de l'est était trop endommagé pour comporter un déblaiement intégral⁸⁹. » Les documents iconographiques fournis par Lucas ainsi que par P. Jollois et Devilliers⁹⁰ complètent donc les informations archéologiques de Kamal. Cependant la description que donne Montfaucon de ce monument ne tient aucun compte de celle de Lucas⁹¹ qui écrit :

Ce qui mérita le plus notre attention, ce fut un édifice dont on voit encore les deux frontispices, qui sont chargés d'hieroglyphes & de figures en bas reliefs. Les gens du païs croient que c'était un tombeau. Je vis sur la frize une Inscription Grecque, où je trouvai le nom de Cléopâtre, je la copiai, & je la donne à la fin de ce Livre⁹².

Il est donc possible que l'inscription de Lucas ait été mal reproduite par le graveur, puisqu'il reconnaît l'attestation du nom de Cléopâtre dans le segment [BA]ΣΙΑΙΣΣΑ ΚΑΕΟΠΑΤΡΑ. L'appellation « Tombeau de Cléopâtre » est confirmée un peu plus tard par Lucas qui, se rendant à

⁸³ G. HÖBL, *A History of the Ptolemaic Empire*, Londres, New York, 2007 (1^{re} éd. 2001), p. 207-208. Sur les deux propylônes, datés uniquement de Ptolémée X, voir p. 276 et 278.

⁸⁴ Ahmed bey KAMAL, « Le pylône de Kous », *ASAE* 3, 1903, p. 215-235 : p. 217.

⁸⁵ GAUTHIER, *Livre des Rois* IV, p. 366-390.

⁸⁶ GAUTHIER, *Livre des Rois* IV, p. 367.

⁸⁷ KAMAL, op. cit., loc. cit.

⁸⁸ PM V, 135-136.

⁸⁹ KAMAL, « Le pylône de Kous », p. 217.

⁹⁰ « Au milieu de la place de Qous se trouve la seule antiquité égyptienne qui soit encore debout. C'est une porte semblable à celle du nord de Dendérah, les montants en sont décorés de bas-reliefs. Elle est probablement intacte sous les débris qui la couvrent maintenant en grande partie. Mais c'est en vain que sa masse imposante résiste jusqu'ici à l'encombrement total qui la menace ; elle sera incessamment envahie par les immondices qui l'enveloppent de toutes parts et qui augmentent tous les jours. Il est vraisemblable que cette porte formait le propylée d'un temple maintenant détruit ou peut-être enfoui tout entier sous les décombres. Les Arabes ont élevé sur sa sommité de misérables cahutes en terre, dont on voit encore des restes. » *Description de l'Égypte* III, p. 417-418.

⁹¹ VPL 1720, p. 108-109.

⁹² L'exemplaire que j'ai consulté (LUCAS III, 1724, p. 1-2) ne montre pas l'inscription à la fin du livre. Celle dont parle Lucas est reproduite à la planche après la p. 2.

Dendara, tente de faire un crochet par Qous afin de vérifier l'inscription, projet qu'il abandonne pour des questions de vent devenu soudain favorable⁹³ :

Le huit (...), nous reprîmes nôtre navigation, & voiant que j'étais près de Kous, je mis pied à terre pour aller avec Moustapha vérifier l'Inscription que j'avais copiée sur ce fameux monument, qu'on croit être le Tombeau de Cléopâtre. Le vent, qui était favorable, nous obligea à revenir à la barque (...).

Il est dommage que Montfaucon n'ait pas commenté l'appellation « Tombeau de Cléopâtre », idée dans laquelle convergent une croyance suspecte attribuée aux Quoussites modernes comme quoi il s'agit d'un tombeau et la lecture de l'inscription gravée sur l'entablement, dans laquelle Lucas aurait deviné le nom de Cléopâtre. Dans son commentaire, le mauriste, lui, se contente des évidences. Oubliant les informations intéressantes de Paul Lucas et surtout l'inscription de l'entablement, il provoque le sourire lorsqu'il écrit : « À chacun des deux côtés de la porte il y a un homme qui semble faire la fonction de Suisse : chacun des deux porte un long bâton, dont le haut se termine en bequille⁹⁴. » Chacun aura reconnu dans cette « bequille » le sceptre *ouser* des dieux. Mais la description de Montfaucon repose en outre sur un dessin sommaire. Pourtant, ce dessin, si maladroit soit-il, est le seul qui nous renseigne sur le haut de ce propylône d'où se détache un immense disque solaire ailé et un registre de part et d'autre duquel on voit trois personnages debout (à gauche) et trois assis (à droite), une disposition habituelle de l'iconographie propre aux architraves des propylônes.

Le « Temple d'Hermant » ou mammisi d'Armant

En traitant ledit « Temple d'Hermant » [fig. 6], Montfaucon reproduit intégralement la notice de Lucas sur ce monument⁹⁵, description suivie d'un commentaire critique à partir des mêmes sources que celles auxquelles puise Paul Lucas⁹⁶, à savoir la *Géographie* de Strabon et les *Ethniques* d'Étienne de Byzance (VI^e siècle), sans oublier le monde de la numismatique par le truchement de Jean Foy-Vaillant (1632-1706)⁹⁷. Montfaucon écrit⁹⁸, en métaphrasant Strabon : « Strabon dit qu'après Thèbes est la ville d'Hermonthis, où Apollon & Jupiter sont honorez, & où l'on nourrit aussi le bœuf : peut-être veut-il dire Apis. » Le texte exact de Strabon⁹⁹ est celui-ci : « Après Thèbes il y a la ville d'Hermonthis où Apollon et Zeus sont honorés, et là aussi on élève un taureau sacré » (trad. Pascal Charvet). Montfaucon, *interpretatio Romana* oblige, transforme Zeus en Jupiter. Le site d'Hermonthis ou Armant en arabe local, est consacré au dieu Montou qui, à l'instar de nombreux dieux hiéracocéphales, équivaut à Apollon, tandis que Zeus, alias Jupiter, souligne que le lieu est également consacré à Amon. Sans oublier que le taureau – plutôt que le bœuf dont il est question chez Strabon – qu'on y élève, se nomme Bouchis¹⁰⁰. Toutefois, le monument que

⁹³ LUCAS III, 1724, p. 30.

⁹⁴ MONTFAUCON, *SAE* II, p. 37.

⁹⁵ MONTFAUCON, *SAE* II, p. 176-178 et planche apr. pl. LI = LUCAS III 1724, pl. après p. 18 : « Veüe du Temple Darmans dans la haute Egipte » ; et pl. après 28 : « Plan Geometrique du même Temple Darmans ».

⁹⁶ MONTFAUCON, *SAE* II, p. 177-178 = LUCAS III 1724, p. 16-22.

⁹⁷ Je n'ai pas trouvé d'informations relatives à Hermonthis ni dans les trois tomes de *Numismata imperatorum Romanorum praestantiora*, Rome : Caroli Barbiellini et V. Monaldini, 1743, dans *Historia Ptolemæorum Ægypti regum: ad fidem numismatum accommodata*, Amsterdam : G. Gallet, 1701.

⁹⁸ MONTFAUCON, *SAE* II, p. 177.

⁹⁹ STRABON, *Géographie* XVII, 1, 47.

¹⁰⁰ On renverra à J.-Cl. GRENIER, « Pérégrinations d'un Boukhis en Haute Thébaidé », dans Christophe Thiers (éd.), *Documents de Théologies Thébaines Tardives (D3T 1)*, *CENiM* 1, 2010, p. 39-48 ; *id.*, « La stèle funéraire du dernier taureau Bouchis (Caire JE 31901 = Stèle Bucheum 20) », *BIFAO* 83, 1983, p. 197-208.

Montfaucon choisit de reproduire d'après une estampe sommaire de Lucas, mais qui, je crois, est la première reproduction à parvenir en Occident, n'est autre que le mammisi attaché au temple¹⁰¹, lequel temple a été réduit à l'état d'arases¹⁰². Ce mammisi, selon l'appellation de Jean-François Champollion¹⁰³, ou temple de la naissance, reproduit par les membres de la *Description de l'Égypte*¹⁰⁴, a disparu vers 1860-1861. Ses matériaux ont été employés par un Français pour la construction d'une sucrerie du village d'Armant, construite sous le règne du vice-roi d'Égypte Muhammad Saïd Pacha (1822-1863)¹⁰⁵. Ce monument, élevé sous le règne de Cléopâtre VII Théa Philopator (69-30 av. J.-C.), était consacré à la naissance du dieu-fils, Harprê, appartenant à la triade qu'il forme avec ses parents Montou et Râyttaouy, en écho à la naissance de Césarion, c'est-à-dire le 23 juin 47 av. J.-C.¹⁰⁶.

Le « Bâtiment merveilleux d'Andera, autrefois Tentyris » ou temple d'Hathor de Dendara

La présence, dans l'ouvrage de Montfaucon, du temple de Dendara [fig. 7], est la seule à illustrer la manière dont se présentent un temple majeur de l'Égypte ancienne et ses annexes. Pourtant, le vénérable bénédictin est loin de mettre à profit la vaste description que Paul Lucas propose de l'ensemble du site¹⁰⁷, puisque le religieux n'en fournit qu'une partie¹⁰⁸. En outre, la comparaison entre le texte original et celui de Montfaucon montre que ce dernier a pris des libertés de copie, effectué des corrections typographiques ainsi qu'arrangé les paragraphes de façon différente, sans compter que des paragraphes du texte de Lucas sont tout bonnement omis¹⁰⁹. L'extrait est cependant suffisant pour que le lecteur se rende compte du gigantisme des proportions.

Les trois types de monuments

La description par le Rouennais du temple couvert des ruines d'un village déjà déserté en son temps, propose un tableau assez fidèle et des dimensions suffisamment précises pour se faire une idée des proportions de l'édifice, d'autant que le temple est enfoui jusqu'à la base du deuxième registre à partir du haut, c'est-à-dire à mi-hauteur. Le tout est accompagné d'une estampe qui, quoique

¹⁰¹ Fr. DAUMAS, *Les mammisis des temples égyptiens*, Paris, 1958, p. 97-102.

¹⁰² R.L. MOND, O.H. MYERS, *Temples of Armant*, MEES 43, Londres, 3 vol., 1940.

¹⁰³ DAUMAS, *op. cit.*, 15-16.

¹⁰⁴ *Description de l'Égypte. Antiquités I*, pl. 91-97.

¹⁰⁵ S.E. Mohammed MAGDI PACHA, *BIE I*, 1918-1919, p. 1 ; D. MEEKS, J.J. FAUVEL, *Égypte – Le Nil égyptien et soudanais du Delta à Khartoum*, *Les Guides bleus*, Paris 1971, p. 663. Il est reproduit dans l'œuvre du photographe Francis FRITH (1822-1898), *Egypt and Palestine*, 2 vol., Londres, 1857, vol. 1, s. v. « Cleopatra's Temple at Erment », et encore présent, en 1862, dans le livre de Henry CAMMAS, *La Vallée du Nil : impressions et photographies*, André Lefebvre, 1862, après la p. 218. On trouvera bien des informations dans D. MOINE, « Le mammisi d'Erment : de la légitimation de Ptolémée XV Césarion à l'exploitation sucrière », *Acta Orientalia Belgica* 28, 2015, p. 139-152.

¹⁰⁶ V. JOLITON, « Cléopâtre dans les temples indigènes », dans Sydney H. Aufrère, A. Michel (éd.), *Cléopâtre en abyme. Aux frontières de mythistoire et de la littérature*, Paris, 2018, p. 191-213.

¹⁰⁷ LUCAS III, 1724, p. 32-48.

¹⁰⁸ MONTFAUCON, *SAE II*, p. 179-181. Cela correspond à LUCAS III, 1724, p. 37-45.

¹⁰⁹ Ainsi, le texte de présentation de la copie de l'inscription grecque du listel et celle-ci (LUCAS III, 1724, p. 41-42) ont disparu chez Montfaucon (*SAE II*, p. 180). C'est sans doute à dessein que Montfaucon fait disparaître, dans le texte de Lucas, l'inscription copiée ainsi par ce dernier :

ΚΕΙΑΥ ΤΟΚΡΑΤΟΙΟΣΤΙΒΕΡΙΟΥ ΡΑΙΣΡΑΡΣΙΣΙΟΘΣΕΒΑΣΤΟΥ ΘΕΟΣ ΕΙΑΣ ΤΟΥ
ΣΑΡΑΠΙΩΗΟΣΤΡΑΤΗ

sommaire, est assez fidèle à l'esprit du temple, et d'un plan au sol, le tout en perspective¹¹⁰. Sans pouvoir se targuer de qualités d'archéologue, Lucas réussit à proclamer quelque chose d'essentiel, qui figure en exergue de cette contribution, pour qui désire comprendre l'architecture égyptienne : « Car pour le dire ici en passant, il faut distinguer deux sortes d'antiquitez en Egypte ; celle du tems des Pharaons & celle de l'Empire des Grecs »¹¹¹, en d'autres termes les monuments pharaoniques et ceux de l'Égypte gréco-romaine, lesquels sont repérables aux dédicaces grecques qui en ornent les frontons. Mais à ces deux sortes d'antiquités, il en ajoute une troisième, à laquelle lui semble appartenir Dendara : « Enfin il y en a une troisième espèce ; ce sont ceux qui quoique du tems des Pharaons, ont été ou rétablis ou réparés dans la suite par les Grecs ou par les Romains, tel qu'est le Temple (il s'agit de Dendara) où je copiai l'Inscription que voici¹¹². »

Temple ou palais ? « Temple de Sérapis » ?

Sitôt après avoir parlé de « temple », il émet des doutes sur la nature du monument : « Sçavoir maintenant si c'étoit un palais ou un temple, c'est ce qui n'est pas aisé de diviner ; car les bas-reliefs des divinités égyptiennes se mettoient également sur les temples & sur les palais. » Mais il fait état, sans pour autant y ajouter foi, d'une interprétation des gens du pays comme quoi il se serait agi d'un « temple de Serapis »¹¹³, en reconnaissant qu'il s'agit d'une construction prodigieuse. Il est peu vraisemblable que les « gens du pays » aient émis l'hypothèse plutôt érudite d'un temple attribué à Sarapis. De même que l'hypothèse du « tombeau de Cléopâtre » à propos du propylône de Qous (cf. *supra*, p. 297), cette proposition semble plutôt découler de la lecture fautive, par un voyageur, de la dédicace gravée, sous le règne de Tibère, sur le listel de la corniche du pronaos qui évoque le nom du stratège du nome Tentyrite, à savoir Sarapiôn Trichambe¹¹⁴, contemporain d'Aulus Avilius Flaccus, préfet d'Égypte entre 33 et 38 de notre ère, sous le règne de Tibère (14-37 apr. J.-C.) et Caligula (37-41 apr. J.-C.).

Le commentaire de l'extrait de Paul Lucas

L'extrait tiré de l'ouvrage de Lucas est assorti d'un commentaire critique de la part de Montfaucon¹¹⁵. Celui-ci mérite d'être reproduit, car il livre des réflexions intéressantes du bénédictin, qui permettent de réfléchir à la perception par les antiquaires du XVIII^e siècle de l'architecture des Égyptiens rapportée aux ordres classiques :

M. Lucas a donné une inscription Grecque qui se voit dans une frise de ce bâtiment ; mais si défigurée qu'on n'en peut rien tirer. Ce qu'il dit sur la grosseur & la proportion des colonnes ne peut subsister. Elles sont si grosses, / dit-il, qu'à peine huit hommes les pourroient embrasser ; c'est-à-dire, que le circuit en est de plus de 40. pieds, & le diamètre d'environ 14. Cependant selon les mesures d'une exacte architecture, dit-il plus bas, elles devoient avoir 44. ou 45. pieds de haut, & 120. y compris la base avec les chapiteaux. Des colonnes de 14. pieds de diamètre, qui n'ont pas plus de 44. ou 45. pieds de haut, ne sont pas assurément bien proportionnées. Il seroit encore fort monstrueux en architecture, si sur 120. pieds de haut, les colonnes n'en avoient que 45. & la base & les chapiteaux 75. Il y a ici selon toutes les apparences quelque faute d'impression.

¹¹⁰ LUCAS III, 1724, pl. après p. 36 : « Plan et elevation en perspective de ce qui reste du merveilleux palais ou temple d'Andera ».

¹¹¹ LUCAS III, 1724, p. 34.

¹¹² LUCAS III, 1724, p. 35.

¹¹³ MONTFAUCON, *SAE* II, p. 181 = LUCAS III, 1724, p. 44.

¹¹⁴ Voir LETRONNE, *Inscriptions grecques et latines* I, p. 90.

¹¹⁵ MONTFAUCON, *SAE* II, p. 181-182.

Ce bâtiment n'a nullement l'air d'un temple. Il faudroit l'examiner de plus près, pour juger si c'étoit autrefois un Palais. Ce qui paroît dans l'estampe à l'air d'une Halle, ou d'un lieu où le peuple s'assembloit. Il faisoit si grand chaud dans une ville si près de la Zone torride, qu'il falloit être à couvert des raïons du soleil, pour négocier, acheter, & vendre ? En ce cas là les salles & les chambres auroient servi pour des magasins, ou pour des assemblées de Ville, ou pour rendre la justice, ou peut-être pour toutes ces choses ensembles. On ne parle qu'en devinant sur ces bâtiments faits dans des temps si reculez, sur tout quand on n'a pas été sur les lieux.

La curieuse estimation de la hauteur des colonnes du temple par Paul Lucas

Sa première remarque évoque l'inscription grecque, datant du règne de Tibère, reproduite sur le listel de la corniche du pronaos qui fait face au visiteur, mais on y reviendra plus loin (cf. *infra*, p. 307). On observe ensuite le refus de Montfaucon de croire à l'estimation de la hauteur des colonnes du pronaos selon Paul Lucas. Il faut noter au passage que le pied dont les auteurs se servent est le pied royal ou pied-du-roi d'après 1668, c'est-à-dire équivalent à 32,484 cm. Quand Lucas entre dans le pronaos, celui-ci est enseveli à plus de mi-hauteur comme le montre encore la photo faite par Francis Frith (1822-1898) en 1857. Voici ce qu'écrit Lucas :

Quoique ces Colonnes soient ensevelies dans les ruines, & qu'il n'en paroisse pas la moitié, on peut juger de leur hauteur par leur circonférence ; & suivant les mesures d'une exacte Architecture ; elles devoient avoir quarante-quatre ou quarante cinq pieds de haut & 120. y compris la baze avec le chapiteau ¹¹⁶.

La lecture du texte du Lucas induit un rapport hauteur/circonférence. Par « baze avec le chapiteau » il désigne non pas la base de la colonne qu'il ne peut distinguer, mais bien l'abaque du chapiteau hathorique, laquelle, selon Lucas, est « haute d'environ six pieds » ¹¹⁷. Si l'on se pose la question de savoir ce que sont les « mesures d'une exacte architecture », il faut admettre que l'auteur se fonde sur un rapport de proportion antique, entre la circonférence du fût et la hauteur de la colonne, qui sera traité plus loin (cf. *infra*, p. 303-304). Cette hauteur des colonnes du pronaos, sans le chapiteau hathorique et l'abaque dit-il – on appelle aussi ces colonnes des colonnes-sistres ¹¹⁸ –, est estimée par lui à 44 / 45 pieds, c'est-à-dire à 14,293 / 14,625 m ¹¹⁹. De telles dimensions, s'il s'agissait de la hauteur totale des colonnes axiales, seraient à peu près justes. En effet, la hauteur du pronaos, du sol à la corniche, atteint 18 m de haut, tandis que lesdites colonnes, selon la *Description de l'Égypte*, ont une taille estimée à 14,279 m de haut avec le chapiteau hathorique et la base réelle de la colonne ¹²⁰. Mais le problème, comme le note Montfaucon dans son commentaire critique, est l'estimation proposée par Lucas de 120 pieds pour la hauteur de la colonne, y compris le chapiteau de l'abaque.

Pourtant, ce chiffre de 120 pieds (= 38,98 m), contrairement à ce qu'affirme le bénédictin, ne résulte pas d'une erreur de typographie dès lors qu'on prend le parti de reconstituer les calculs du Rouennais. En effet, Lucas s'est fondé sur une circonférence de huit brasses, en parlant « d'un grand péristille, soutenu par trois rangs de Colonnes, qu'à peine huit hommes pourroient embrasser » ¹²¹. Il est bon, à ce propos, de reproduire la critique exacte de Montfaucon :

¹¹⁶ LUCAS III, 1724, p. 40 = MONTFAUCON, *SAE* II, p. 180.

¹¹⁷ LUCAS III, 1724, p. 39 = MONTFAUCON, *SAE* II, p. 180.

¹¹⁸ G. JÉQUIER, *Manuel d'archéologie égyptienne* *. *Les éléments de l'architecture*, Paris, 1924, p. 184-193.

¹¹⁹ On renverra à *Description de l'Égypte. Antiquités* IV, pl. 12, 1.

¹²⁰ *Description de l'Égypte. Antiquités* IV, pl.10, 1 ; 12, 1.

¹²¹ LUCAS III, 1724, p. 40 = MONTFAUCON, *SAE* II, p. 179.

Ce qu'il dit sur la grosseur et la proportion des colonnes ne peut subsister. Elles sont si grosses./ dit-il, qu'à peine huit hommes ne pourroient les embrasser ; c'est-à-dire, que le circuit en est de plus de 40 pieds & le diamètre d'environ 14. Cependant, selon les mesures d'une exacte architecture, dit-il, plus bas, elles devoient avoir 44. ou 45. pieds de haut, & 120 y compris la base avec les chapiteaux. Des colonnes de 14. pieds de diamètre, qui n'ont pas plus de 44. Ou 45. pieds de haut, ne sont assurément pas bien proportionnées. Il seroit encore fort monstrueux en architecture, si sur 120. pieds de haut, les colonnes n'en avoient que 45. et la base & les chapiteaux 75. Il y a ici selon toutes les apparences quelque faute d'impression ¹²².

Ces deux estimations de Montfaucon – C = ~ 40 pieds ; d : ~ 14 pieds – transposées en mètres, correspondent à 12,99 m et 4,55 m. Mais voici le détail à partir de l'estimation de la circonférence (C) des colonnes d'après Paul Lucas. Si la circonférence des colonnes (C) atteint huit brasses (une brasse = 1,8288 m), cela équivaut à 45,35 pieds royaux ou 14,63 m. Le diamètre (d) s'obtient, en pieds et en mètres, en appliquant la formule $d = C \div \pi$, d'où :

$$d = 45,35 \text{ pieds} \div 3,1416 = 14,43 \text{ pieds}$$

$$d = 14,63 \text{ m} \div 3,1416 = 4,65 \text{ m.}$$

D'où il appert que le rayon ($r = d/2 = 4,65 \text{ m} \div 2 = 2,325 \text{ m} = 7,225 \text{ pieds}$) de la colonne selon Lucas serait de 2,325 m = 7,225 pieds.

Or ce résultat, reposant sur une estimation exagérée de la circonférence des colonnes, est erroné, si on effectue un calcul à l'aide des données exactes. En effet, vu que le rayon (r) de la colonne est proche de 1,10 m selon l'échelle fournie par les architectes de la *Description de l'Égypte* ¹²³, il est, cette fois, possible de calculer la circonférence (C) sur la base de la formule $C = 2\pi r$. Par conséquent, on obtient :

$$C = 2 \times 3,1416 \times 1,10 = 6,91 \text{ m,}$$

chiffre de plus de la moitié moindre que celui auquel parvient Montfaucon (40 pieds royaux = 12,99 m), sous-estimant les données de Paul Lucas, puisque celles-ci est C = 45,35 pieds royaux = 14,63 m.

Les proportions vitruviennes de la colonne ionique : « l'exacte architecture » selon Lucas

L'estimation, certes exagérée de 8 brasses, de Lucas (C = 45,35 pieds royaux = 14,63 m) explique cependant le rapport de proportion d'où il estime les 120 pieds de haut de la colonne. Ce chiffre découle probablement de l'application du rapport de proportion entre le diamètre (d) de la base et la hauteur de la colonne, fondé sur le *De Architectura* de Vitruve ¹²⁴, en postulant non pas le rapport 1/6 puis 1/7 pour la colonne dorique, mais celui de 1/8 ½ pour une colonne ionique. Il y a peu de doute que Lucas se réfère à Vitruve, en évoquant les « mesures d'une exacte architecture », sans préciser, au passage, qu'il se réfère à l'ordre ionique, comme s'il s'agissait d'une évidence. En effet, sa connaissance des ordres est manifeste, puisqu'ailleurs il fait mention des « quatre Ordres que

¹²² MONTFAUCON, *SAE* II, p. 181-182.

¹²³ *Description de l'Égypte. Antiquités* IV, pl. 12, 1.

¹²⁴ VITRUVÉ, *De Architectura* IV, 1.

nous avons appris des anciens »¹²⁵. Il fait allusion aux quatre ordres utilisés par les architectes romains, à savoir les ordres toscan (étrusque), dorique, ionique et corinthien¹²⁶.

Mais pourquoi choisir les colonnes ioniques ? Cela n'est pas sans intérêt au vu du problème de nature que posent ces colonnes assurément étranges au voyageur qui n'en a jamais vu. À cette question, il faut répondre que les chapiteaux à faces hathoriques ont incité Lucas à les rapprocher de cet ordre, ressenti, à l'inverse des colonnes doriques, comme étant de nature féminine. Il se fonde apparemment sur une théorie de Vitruve, qui assure que la colonne ionique a été inventée pour bâtir un temple de Diane : « par la mesme méthode ils lui donnerent la délicatesse du corps d'une femme », si l'on en croit la traduction de l'architecte Claude Perrault (1613-1688)¹²⁷. Les volutes de la colonne ionique font penser aux cheveux de la coiffe hathorique répartis de chaque côté du visage. Par conséquent, dans la mesure où, d'après les calculs, $d \approx 4,55$ m, on aboutit, à l'instar d'une colonne ionique, à une hauteur de 38,675 m, ce qui équivaut à peu près à 120 pieds de haut (= 38,98 m). D'où il ressort qu'il ne se serait pas produit d'erreur typographique dans le texte de Paul Lucas, contrairement à l'assertion de Montfaucon. Paul Lucas applique simplement le rapport de proportion de la colonne ionique.

Palais, temple ou halle ?

La conclusion du bénédictin se greffe sur les atermoiements de Lucas. C'est tout d'abord un « grand Temple »¹²⁸, ancien mais réparé à l'époque grecque : « Je jugeai pourtant, par une Inscription Grecque que je vis sur la frise du Frontispice, qu'il avoit été aparemment réparé depuis les Conquêtes d'Alexandre, où les Grecs commencèrent à dominer dans ce Roiaume¹²⁹ », ceci juste avant de classer l'architecture égyptienne en trois types (cf. *supra*, p. 300). Il change ensuite d'avis après avoir vu pronaos de face, en évoquant l'alternative suivante : « De sçavoir maintenant si c'étoit un Palais ou un Temple, c'est ce qui n'est pas aisé de deviner ; car les bas-reliefs des Divinitez Egyptiennes se mettoient également sur les Temples & sur les Palais »¹³⁰. C'est naturellement là un énoncé en forme de pétition de principe. D'ailleurs, le titre de Montfaucon : « *Il n'a guere l'air d'un Temple* »¹³¹ est révélateur de sa dépendance des prises de positions de Lucas et du caractère subjectif de son approche. Les doutes du mauriste viennent du fait, en premier lieu, que l'architecture égyptienne n'est connue que par les monuments funéraires, à savoir les pyramides et les mastabas qui émergent du désert, sans qu'on puisse avoir accès aux temples qui les accompagnent ; en deuxième lieu, parce qu'aucun autre temple ptolémaïque n'a été décrit et représenté avant Paul Lucas, encore que ce dernier classe Dendara dans la troisième genre de temple égyptien (le temple pharaonique restauré à l'époque grecque) ; en troisième et dernier lieu parce que les modèles architecturaux des savants des XVII^e-XVIII^e siècles sont classiques. Les proportions d'un temple égyptien comme celui de Dendara ne sauraient, dès lors, plus correspondre qu'à une

¹²⁵ LUCAS II, 1724, p. 264.

¹²⁶ Il peut emprunter à Vitruve dans l'édition de Perrault (cf. *infra*, n. 127), ou à l'édition de Hans BLUM, *Qvinque Colvmnarvm Exacta descriptio atque deliniatio, cum symmetrica earum distributione*, Tigvri, 1550 (cette dernière évoque cinq ordres et non quatre), voire dans le *Traité des ordres d'architecture* d'Antoine Desgodets (1653-1728) Voir <http://www.desgodets.net/ordres-o5#o5BodyFr01/>.

¹²⁷ Claude PERRAULT, *Les dix livres d'architecture de Vitruve corrigés et traduits. Seconde edition reveuë, corrigée, & augmentée*, Paris : J.B. Coignard, 1684 (1^{re} éd. 1673), p. 106. Vitruve (*loc. cit.*) donne un rapport de 1/8^e à la colonne ionique.

¹²⁸ LUCAS III, 1724, p. 33 ; cf. p. 35.

¹²⁹ LUCAS III, 1724, p. 33-34.

¹³⁰ LUCAS III, 1724, p. 44.

¹³¹ MONTFAUCON, *SAE* II, p. 179.

structure à usage collectif, commercial ou administratif, bref un ensemble de conclusions apparemment logiques mais erronées. L'idée d'une « halle », en raison du pronaos dont l'estampe ne montre pas qu'il est fermé à mi-hauteur par des murs-bahuts (murs d'entrecolonnement), vient naturellement à l'esprit du bénédictin, en raison de sa similarité qu'il imagine entre le monument qu'il voit et les marchés traditionnels à claires-voies. Par bon sens, Montfaucon adapte le connu à l'inconnu. D'ailleurs des structures identiques au pronaos de Dendara ont été réaffectées à d'autres fins à l'époque moderne. Le père Claude Sicard (1677-1726), qui visite le temple d'Esna (« temple de *Latus* ») à deux reprises, le 27 mai 1718 et le 29 décembre 1720¹³², note que l'espace, réduit à un pronaos, a été utilisé comme grenier à blé.

Malheureusement, Lucas, venu en Égypte pour découvrir Thèbes, ne la visitera pas, mais il en aura cependant pressenti la grandeur à travers Dendara :

Il me reste à faire encore une réflexion sur ce sujet, c'est que si l'on trouve dans des Villes, comme Tentyris & quelques autres, des monument d'une si grande beauté, que doit-on penser de ceux qui étoient dans les Villes principales, dans celles qui étoient le séjour ordinaire des Rois, comme Thebes, Memphis & Alexandrie ? Et quelle idée ne devons nous pas avoir de la puissance & et de ma magnificence des anciens habitans de l'Égypte¹³³ ?

La citation de Strabon XVII, 1, 28, par Montfaucon

On peut toutefois se demander pourquoi Montfaucon ne croit pas que Dendara soit un temple, dans la mesure où, dans un chapitre où il étudie « La forme des Temples des Egyptiens »¹³⁴, il abrège le paragraphe XVII, 1, 28 de Strabon, qui évoque l'architecture des temples. La comparaison entre la version proposée par Montfaucon et le texte exact de Strabon en dit long sur la façon de procéder du mauriste, qui non seulement épitomise le texte de Strabon, mais transpose les mesures antiques en mesures modernes. Pour ce faire, j'ai séquencé en parallèle les deux versions de Strabon XVII, 1, 28 :

Montfaucon, *AE* II/2, p. 348

La forme des temples chez les Egyptiens, dit Strabon, étoit telle :

devant le temple vers l'entrée étoit un grand pavé large d'un arpent, & trois ou quatre fois plus long : cette grande avenue s'appelle *dromos* ou le cours.

Toute cette longueur est bordée de chaque côté de Sphinx, éloignées les unes des autres un peu plus de vingt coudées.

XVII, 1, 28 (traduction Pascal Charvet)

Le plan de construction des temples est le suivant :

À l'entrée qui conduit à l'enceinte sacrée, le sol est pavé en pierre, sur une largeur d'un plèthre (30 m) environ, ou un peu moins, et le triple (90 m) ou le quadruple (120 m) en longueur, voire parfois davantage. On l'appelle le *dromos*, comme le dit Callimaque :

« Voici le dromos sacré d'Anubis. »

Sur toute sa longueur, des sphinx de pierre sont placés à la suite les uns des autres, des deux côtés, avec un intervalle de l'un à l'autre de 20 coudées ou un peu plus, de sorte que l'on trouve deux rangées de sphinx, l'une à droite, l'autre à gauche.

¹³² Claude SICARD, *Œuvres* III. *Parallèle géographique de l'ancienne Égypte et de l'Égypte moderne*, BdE 85, Le Caire, 1982, p. 77-83.

¹³³ LUCAS III, 1724, p. 47.

¹³⁴ MONTFAUCON, *AE* II/2, p. 348.

Après ces Sphinx, on trouve un grand vestibule, & plus en avant un autre, & encore un troisième. Le nombre, soit des vestibules, soit des Sphinx, n'est pas tout égal.

Après les vestibules est un grand *Pronaos* ou une grande nef, & ensuite la partie intérieure du temple de grandeur médiocre. Pour ce qui est de l'idole, ou il n'y en a point du tout ; ou s'il y en a, c'est la figure, non pas d'un homme mais d'une bête.

Le *Pronaos* ou la nef a une aile de chaque côté, formée par un mur aussi haut que le temple...

Sur ces murailles il y a aussi de grandes idoles semblables aux figures Hétrusques, & aux plus anciennes figures des Grecs ; c'est-à-dire fort grossières, comme sont toutes celles que l'on voit ci-devant.

Après les sphinx, s'élève un grand propylée suivi d'un second plus loin, puis d'un autre encore. Il n'y a pas de nombre déterminé pour les propylées ou les sphinx ; il est variable selon les temples, ainsi que la longueur et la largeur du dromos.

Après les propylées, on parvient au temple (*naos*) doté d'un grand et imposant *pronaos* et au sanctuaire (*sècos*) d'une taille proportionnée. Il n'y a aucune statue, du moins à forme humaine, sauf d'animaux.

De chaque côté du *pronaos* s'avance ce qu'on nomme les ailes (*ptères*). Ce sont deux murs de même hauteur que le temple (*naos*) à leur départ, distants l'un de l'autre d'un peu plus de la largeur du soubassement du temple et qui, à mesure qu'on progresse vers le fond, suivent des lignes qui convergent en oblique l'une vers l'autre jusqu'à un écart de 50 ou 60 coudées.

Ces murs sont sculptés de grandes figures en bas-relief, semblables à celles des Étrusques ou aux très anciennes œuvres d'art que l'on rencontre chez les Grecs. Ajoutons qu'il y a une salle aux multiples colonnes, comme à Memphis, présentant une architecture "barbare" ; car, à l'exception des colonnes imposantes, innombrables et alignées en de multiples rangées, la salle n'a ni élégance ni art, mais traduit plutôt la vanité de l'effort accompli.

On constate que Montfaucon traduit systématiquement « propylée » par « vestibule » qui, dans le français du bénédictin, évoque un hall ou un porche, ce qui donne une idée inexacte de l'approche d'un temple égyptien classique, car on voit que Strabon a en tête, en évoquant plus de trois pylônes, le temple d'Amon-Rê à Karnak, ou d'autres. Il s'agit en fait, non pas de propylônes – qui sont des portes monumentales –, mais de pylônes à deux mâles au nombre variable selon les temples.

Cette citation épitomisée de Strabon XVII, 1, 28, qui précède la présentation des bas-reliefs d'Esna, considéré comme un « temple de la haute Egypte près de la ville d'Esné, qui est l'ancienne Syene (*sic*) »¹³⁵, montre que, dans son *Supplément*, le bénédictin ne se souvient plus de ce qu'il a écrit, quelques années plus tôt, à propos des temples classiques, puisque la description du temple d'Hathor à Dendara¹³⁶ correspond à celle que fait Lucas dans son ouvrage. Mais surtout le mauriste ne reconnaît pas dans l'estampe de Lucas la présence d'un de ces « vestibules » qui l'auraient convaincu qu'il s'agit bien d'un temple, d'autant que celui d'Aphrodite-Hathor est justement atypique, puisque, contrairement au temple d'Edfou, il ne comporte aucun pylône.

¹³⁵ MONTFAUCON, *AE* II/2, p. 348.

¹³⁶ Voir S. CAUVILLE et Mohammed Ibrahim ALI, *Dendara. Itinéraire du visiteur*, Louvain, 2015.

L'inscription grecque de la corniche du pronaos

Il est dommage que les deux inscriptions copiées par Lucas (celle du listel de l'entablement de la corniche du pronaos) aient été mal copiées, car leur contenu aurait mis fin aux objections de Montfaucon sur la nature du monument, en fait dédié à Aphrodite-Hathor. La première des dédicaces copiées par Lucas figure sur la corniche du propylône qui précède le temple de la naissance d'Isis, ou porte d'Isis¹³⁷, tandis que l'autre orne la corniche du pronaos du temple d'Hathor¹³⁸. On y apprend que « les habitants de la métropole et du nome ont élevé ledit pronaos à Aphrodite, déesse très grande, et aux divinités adorées dans le même temple, la 21^e année de Tibère César, le 21 Athyr ». Montfaucon aurait pu lire le nom de Tibère, mais n'aurait pu attribuer le temple à la déesse Aphrodite-Hathor, quoique la description du temple par Strabon (XVII, 1, 44) soit parfaitement claire à ce sujet. L'Amaséen dit formellement : « Ils honorent Aphrodite et derrière son temple se trouve un sanctuaire d'Isis¹³⁹. »

Montfaucon, Paul Lucas, « l'école de l'ignorance », Claude Sicard. – Autres monuments utiles

Si on admet que la contribution de Montfaucon au paysage architectural de l'Égypte ancienne est restreinte, il faut lui savoir gré d'avoir rassemblé dans une seule œuvre un certain nombre de monuments copiés par des voyageurs, et même lorsqu'il est réduit à deviner la nature de ceux-ci et les dieux auxquels ils sont dédiés. Il illustre une situation dans laquelle les voyageurs – à la différence du Vénitien anonyme dont l'œuvre (1589) ne sera redécouverte qu'en 1856¹⁴⁰ – sont rarement remontés au-delà de la région du coude que forme le coude du Nil, et même s'ils ont remonté au-delà comme le père Claude Sicard, ils n'avaient pas des dons de dessinateur ni n'étaient intéressés par la géographie¹⁴¹, mais pas uniquement comme le prouve le projet d'ouvrage archéologique du jésuite, dans les années 1722-1723, en treize chapitres, avec des cartes géographiques et des desseins des monuments. Cet ouvrage porte le titre *Plan d'un ouvrage sur l'Égypte ancienne et Moderne en XIII. Chapitres. Avec des Cartes géographiques, & des Desseins de plusieurs Monumens Antiques*¹⁴². Sicard n'aura pas le temps de conduire à terme cet ouvrage, qui décrit l'Égypte d'Alexandrie à Thèbes, cité qu'il découvre¹⁴³, puisqu'il est terrassé par la peste en 1726. Sicard connaît fort bien Lucas, mais il critique sa méconnaissance du grec¹⁴⁴, ce qui explique, au passage, que Montfaucon se méfie des copies de Lucas et même va jusqu'à n'en tenir

¹³⁷ LUCAS III, 1724, p. 35 ; LETRONNE, *Recueil des inscriptions* I, p. 82-86 (an 31 d'Auguste) ; A. MARIETTE, *Dendérah*, Paris, Le Caire, 1875, p. 31-32 ; É. BERNARD, *Inscriptions grecques d'Égypte et de Nubie. Répertoire bibliographique des OGIS, Annales littéraires de l'Université de Besançon* 272, Besançon, 1982, p. 42, n° 659 (bibl.). Voir S. CAUVILLE, *Dendara. La porte d'Isis*, Le Caire, 1999, p. XI. Lucas pénètre, dans la grande enceinte de Dendara, par la porte orientale d'Isis.

¹³⁸ LUCAS III, 1724, p. 42 ; LETRONNE, *Recueil des inscriptions* I, p. 87-96 ; MARIETTE, *Dendérah*, p. 115-116.

¹³⁹ Il s'agit du temple de la naissance d'Isis. Voir S. CAUVILLE, *Dendara. Le temple d'Isis. Texte*, Le Caire, 2017 ; S. CAUVILLE, A. LECLERC, *Le temple d'Isis. Planches*, Le Caire, 2017.

¹⁴⁰ Voyages en Égypte des années 1589, 1590 & 1591. Le Vénitien anonyme, le Seigneur de Villamont, le Hollandais Jan Sommers, *Voyageurs occidentaux en Égypte* 3, Le Caire, 1971, p. [7-153]. Il remonte jusqu'à Ed-Deir en Nubie.

¹⁴¹ Claude SICARD, *Œuvres* I. *Lettres et relations inédites* (présentation et notes de M. Martin), *BdE* 83, Le Caire, 1982 ; *id.*, *Œuvres* II. *Relations et mémoires imprimés* (édition critique de M. Martin), *BdE* 84, Le Caire, 1982 ; *id.*, *Œuvres* III. *Parallèle géographique de l'ancienne Égypte et de l'Égypte moderne* (présentation et notes de S. Sauneron et M. Martin), *BdE* 85, Le Caire, 1982.

¹⁴² SICARD, *Œuvres* II, p. 210-233.

¹⁴³ J. LECLANT, « De l'égyptophilie à l'égyptologie : érudits, voyageurs, collectionneurs et mécènes », *CRAIBL*, 129^e année, n° 4, 1985, p. 630-647 : p. 643.

¹⁴⁴ SICARD, *Œuvres* I, p. 49 : « C'est dommage que l'infatigable voyageur n'entende pas cette langue. C'est pitié que les copies de certaines inscriptions en la même langue qu'il nous a apportée de la Natolie. »

aucun compte. Pour Sicard, qui reste réaliste mais acerbe, Paul Lucas, Balthasar de Monconys et Johann Michael Vansleb (1635-1679), représentent « l'école de l'ignorance »¹⁴⁵. Il y a donc une volonté exprimée en haut lieu d'une description archéologique de l'Égypte, qui devait parvenir entre les mains du secrétaire d'État à la Marine (1722-1723), secrétaire d'État aux Affaires étrangères (1723-1727), membre de l'Académie française (1723), Charles-Jean-Baptiste de Fleuriau d'Armenonville, comte de Morville (1686-1732)¹⁴⁶. Montfaucon, qui ne peut qu'avoir eu vent du projet du jésuite, sur lequel il s'exprime depuis 1720, a peut-être accéléré le tempo du *Supplément*. Car on peut déplorer que l'usage que fit Montfaucon du récit de voyage de Lucas effectué en 1714, paru en 1724, soit insuffisant. Il ne tire, par exemple, aucun parti d'un autre temple, pourtant publié par Paul Lucas, à savoir le Labyrinthe de la pyramide d'Amenemhat III à Haouâra, situé sur le rebord de la dépression du Fayoum¹⁴⁷, mais il recourra en revanche à d'autres descriptions du même auteur, notamment pour le temple d'Isis de Beihbeit el-Hagar dans le Delta¹⁴⁸, et il n'oubliera pas celui de Khnoum d'Esna dont il reproduit les bas-reliefs, en prétendant : « ce font des figures en demi relief, qui se voient dans un temple de la haute Egypte près de la ville d'Esné, qui est l'ancienne Syene (*sic*) »¹⁴⁹. Naturellement, le rapprochement entre *Esné* et *Syène* n'est pas seulement faux chez Lucas mais fallacieux, car il a pour but de faire accroire à ses lecteurs qu'il serait parvenu à la première cataracte. Au final, je n'aborderai pas, dans la mesure où il s'agit de monuments ayant pris le chemin de l'Europe dès la domination romaine, les obélisques dont les silhouettes sont reproduites dans *L'Antiquité*. Mais pour faire bonne mesure, il convient de les citer, à savoir celui de la Piazza del Popolo (1589) provenant du *Circus Maximus* ; celui du Latran (1588), tiré du même endroit transporté par Constance II ; celui du Grand Duc de Toscane originaire de l'*Iseum Campense* dressé l'année suivante aux Jardins du Boboli à Florence (1589) ; le petit obélisque découvert sur la place de San Maüto (la Guglia di San Maüto) en face de Saint-Barthélemy des Bergamasques ; celui de la vigne Mattei, érigé à la villa Mattei (1588), venant du Capitole ; celui de Sainte-Marie Majeure (1587) jadis associé au mausolée d'Auguste¹⁵⁰.

Ainsi, même si elle reflète un empilement de jugements erronés et d'approximations de tous ordres, l'œuvre montfalconienne, qui représente le sommet de l'archéologie au début du XVIII^e siècle, témoigne, dans les esprits des voyageurs et des antiquaires de son temps, en rassemblant ce qu'elle peut, d'un premier moment de prise de conscience de la monumentalité de l'architecture égyptienne. On ne saurait, en se replaçant dans le contexte, se montrer exagérément critique, sinon

¹⁴⁵ SICARD, *Œuvres* I, p. 77 (24 mars 1720).

¹⁴⁶ Charles-Jean-Baptiste de Fleuriau d'Armenonville, comte de Morville, est le neveu du père jésuite Fleuriau d'Armenonville, correspondant de Sicard ; cf. SICARD, *Œuvres* I, p. XXI-XXII. Sur sa correspondance avec Sicard, voir SICARD, *Œuvres* III, p. 245 (index).

¹⁴⁷ LUCAS II, 1724, p. 258-301. Sur la représentation dudit Labyrinthe, voir la pl. après p. 12. Sicard (SICARD, *Œuvres* I, p. 49) refuse l'accompagner au Fayoum, pour éviter que son œuvre pastorale ne soit affectée auprès des chrétiens coptes.

¹⁴⁸ MONTFAUCON, *SAE* II, p. 169-171, et pl. LI = LUCAS II, 1724, p. 10-16 et 2 pl. après la p. 282. Voir aussi Christine FAVARD-MEEKS, *Le temple de Behbeit el-Hagara. Essai de reconstitution et d'interprétation*, *SAK, Beihefte* 6, Hambourg, 1991, p. 311. Pourtant, Lucas (LUCAS II, 1724, p. 12) indique des tailles de bloc en granit qui atteignent « 12. ou 15. pieds de long sur trois ou quatre de large » (3,898 m/ 4,87 m × 0,9745 m /1,29 m) et il (LUCAS II, 1724, p. 13) attribue aux colonnes de granit du temple d'Isis un diamètre de sept pieds (2,27 m), ce qui équivaut à une circonférence ($C = \pi d$) de $3,1416 \times 2,27 = 7,131$ m. Si on se fondait sur le rapport de proportion d'une colonne ionique, comme l'a fait Lucas (cf. ici même p. 303-304), on obtiendrait une hauteur de $2,27 \times 8,5 = 19,295$ m, ce qui est totalement impossible.

¹⁴⁹ MONTFAUCON, *SAE* II/2, p. 348-349 et pl. CXLII. Cette planche, due à Henri Benzel et envoyée à Montfaucon par le marquis de Caumont, a été étudiée par mes soins. Voir S.H. AUFRÈRE, « Les premiers dessins de tableaux liturgiques du temple de Khnoum-Rê à Esna. À propos des visites du jésuite Claude Sicard en 1718 et 1720 », *RdE* 49, 1997, p. 265-271.

¹⁵⁰ MONTFAUCON, *SAE* IV, p. 148-166, pl. 56-60.

en retenant des critères de jugement contemporains. À partir du moment où paraît le *Supplément*, qui tourne une page de l'Archéologie, il ne s'écoulera pas moins de 75 ans, c'est-à-dire trois générations, avant qu'une compagnie de dessinateurs et d'architectes de l'Expédition d'Égypte ne soient en mesure de proposer un vaste portrait architectural, décliné en vues, perspectives et élévations, sans commune mesure avec celui des voyageurs du passé¹⁵¹, et encore bien plus avec les restitutions de sites qui nous permettent de nous dégager d'une tradition classique et moderne. C'est là le message culturel d'un lointain bénédictin, qui nous parle encore par-delà les siècles.



Fig. 1. Les pyramides du plateau de Gîza (*AE* V/2, pl. CXXXIV. Coll. privée)¹⁵².

¹⁵¹ H. LAURENS, Ch.C. GILLISPIE, J.-Cl. GOLVIN, Cl. TRAUNECKER, *L'Expédition d'Égypte : 1798-1801*, Paris, 1989.

¹⁵² L'étiquette de momie comportant trois lignes de grec (« [momie] de Didyme, fille de Dioscouride, ella a vécu 42 ans ») se trouve actuellement au cabinet des Médailles et Antiques de la Bibliothèque nationale de France, inv. n° 53.1905. Voir Raquel MARTÍN HERNÁNDEZ, « Faïence Mummy Labels Written in Greek », *ZPE* 208, 2018, p. 193-202 (<http://medaillesetantiques.bnf.fr/ws/catalogue/app/collection/record/ark:/12148/c33gb19wf4>).

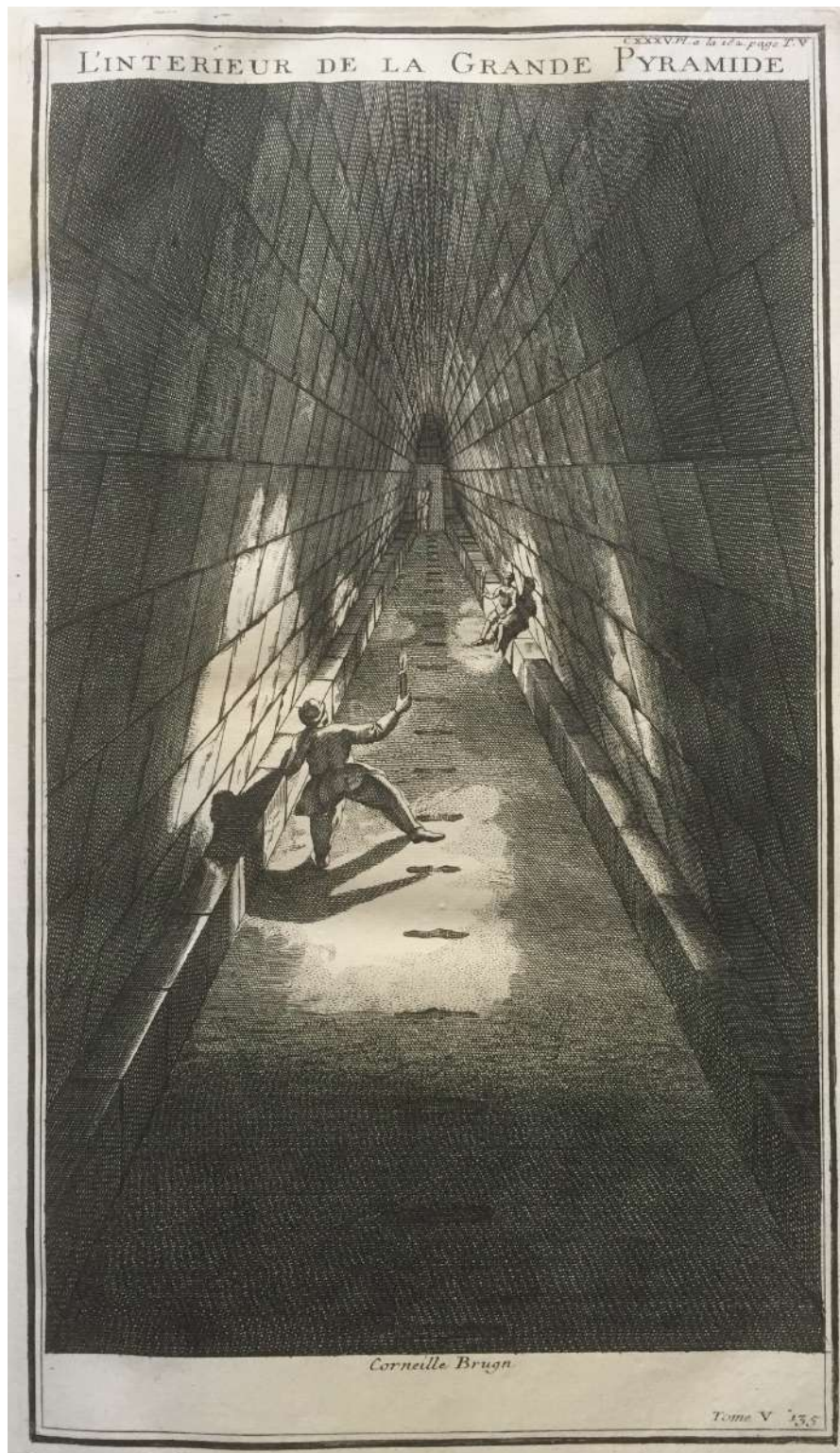


Fig. 2. Grande galerie de la Grande Pyramide (*AE* V/2, pl. CXXXV. Coll. privée).



Fig. 3. Le sphinx d'après Henri Benzel (*AE* II/2, pl. CXXXII. Coll. privée).

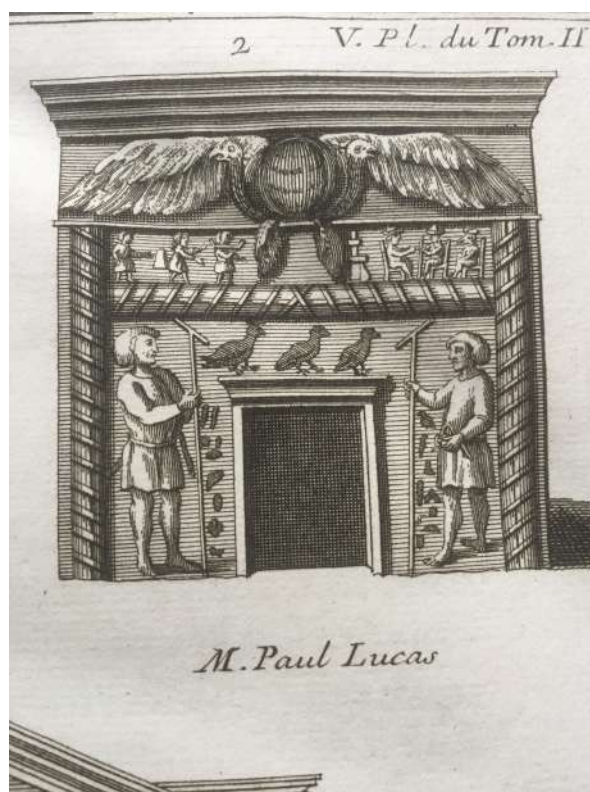


Fig. 4. Le propylône de Qous d'après Paul Lucas (*SAE* II, pl. LI, 2. Coll. privée).

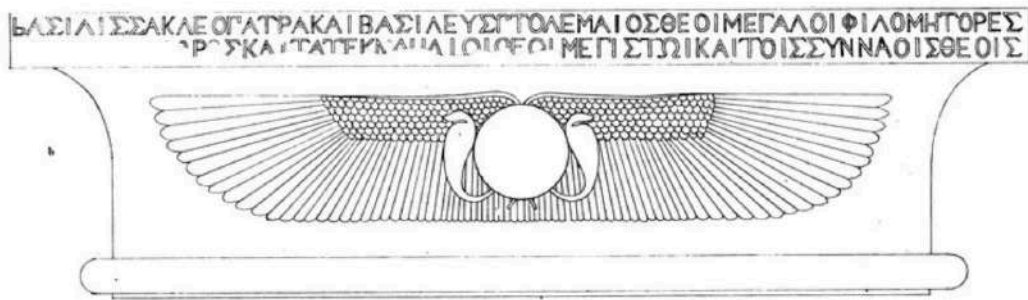


Fig. 5. L'inscription grecque du propylône de Qous (d'après Jean-Antoine Letronne, *Recueil des inscriptions grecques et latines de l'Égypte*, Paris, 1842, Atlas, pl. v, b).



Fig. 6A. Le mammisi d'Armant d'après Paul Lucas (*SAE* II, pl. apr. pl. LI [ensemble]. Coll. privée).



Fig. 6B. Le mammisi d'Armant d'après Paul Lucas (*SAE* II, pl. apr. pl. LI [détail]. Coll. privée).

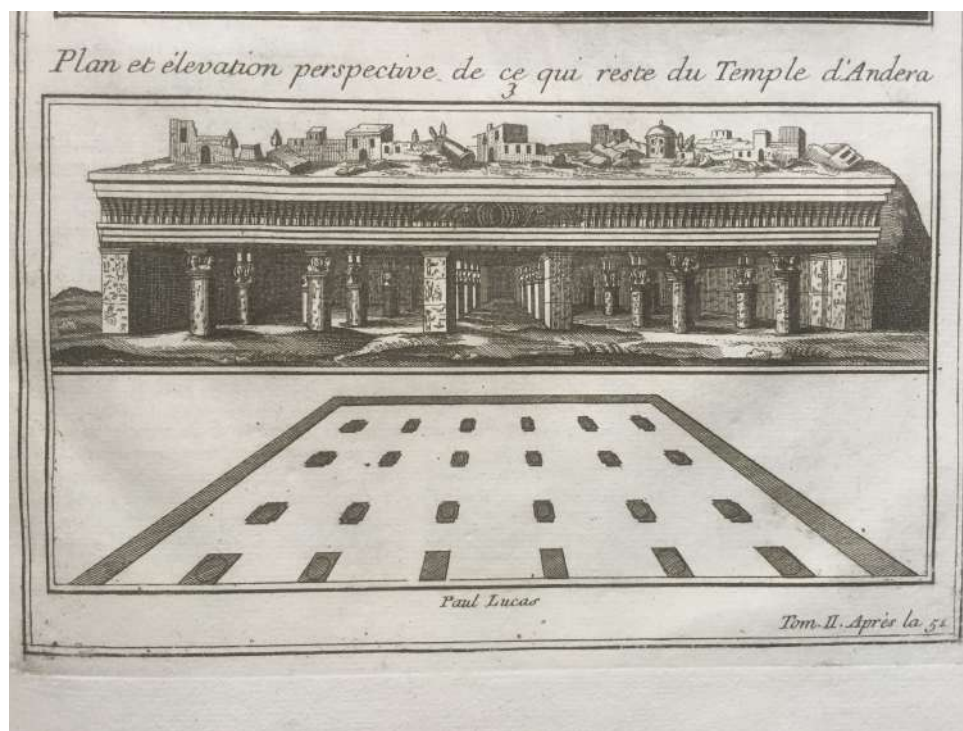


Fig. 7. Perspective du temple de Dendara d'après Paul Lucas (*SAE* II, pl. apr. pl. LI. Coll. privée).

Résumé :

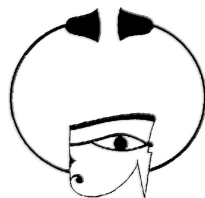
Ce papier aborde une page d'histoire du regard pré-égyptologique sur l'architecture égyptienne à travers *L'Antiquité expliquée en figures* (1714-1724), ouvrage élaboré par dom Bernard de Montfaucon (1655-1707). Dans sa tentative d'approche de l'histoire culturelle de l'Antiquité, cet antiquaire réunit non seulement un des plus grand ensemble d'objets-images égyptiens de son temps, mais réussit, à partir de la lecture des rares voyageurs contemporains ayant remonté la vallée du Nil – le Rouennais Paul Lucas, le Hollandais Corneille Le Brun (Cornelis De Bruijn), le Parisien Jean Thévenot –, à fournir au lecteur quelques clés sous forme de commentaires permettant de comprendre, selon les critères de son temps, les descriptions de quelques monuments dont les « inventeurs » sont parfois lesdits voyageurs. D'une part la Grande Pyramide, la première description de la « Pyramide rouge » de Snéfrou à Dahchour, le grand Sphinx ; d'autre part le propylône du temple d'Haroëris à Qous (compris comme le « tombeau de Cléopâtre »), le mammisi d'Harprê à Armant (« Temple d'Hermant »), le temple d'Hathor à Dendara (temple ou palais ? « Temple de Sérapis » ?). Analyses curieuses, mais hautement significatives de la culture des XVII^e-XVIII^e siècles dont les paradigmes se rapportent à l'architecture classique et au *De Architectura* de Vitruve.

Abstract:

This paper deals with a page of history of the pre-egyptological vision on Egyptian architecture through *L'Antiquité expliquée en figures* (1714-1724), elaborated by dom Bernard de Montfaucon (1655-1707). In his attempt to approach the cultural history of Antiquity, this antiquarian not only brings together one of the largest collections of Egyptian objects of his time, but also succeeds, from the reading of the rare contemporary travelers who sailed up the Nile valley – the Rouen native Paul Lucas, the Dutchman Corneille Le Brun (Cornelis De Bruijn), the Parisian Jean Thévenot –, in providing to the reader some keys in the form of commentaries allowing to understand, according to the criteria of his time, the descriptions of some monuments whose discoverers are sometimes the said travelers. On the one hand the Great Pyramid, the first description of the “Red Pyramid” of Snefru in Dahshur, the great Sphinx; on the other hand the pylon of the temple of Haroeris at Qus (understood as the “tomb of Cleopatra”), the mammisi of Harpre at Armant (“Temple of Hermant”, the temple of Hathor at Dendara (temple or palace? “Temple of Serapis”?). Curious analyses, but highly significant of the culture of the XVII-XVIIIth centuries whose paradigms are related to classical architecture and the *De Architectura* of Vitruvius.

ENiM – Une revue d'égyptologie sur internet.

<http://www.enim-egyptologie.fr>



ISSN 2102-6629